(N° 149.) — 4e ANNEE. — N° 13. UN FRANC MERCREDI 29 MARS 1933

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE — REG. COMMERCE BRUX. 45.855

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique . . . . . 45 frs.
Congo. . . . . 60 frs.
Etranger. . . . 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2883.74

EUPHEMISMES de ces derniers jours

LE COTE DU MANCHE.

C'est une véritable tradition du Saint-Siège que de ne pas faire une opposition de principe aux gouvernements établis quand ceux-ci donnent des garanties suffisantes du point de vue catholique.

SOLLICITUDE.

Le commissaire du Reich pour l'Etat de Bade a décidé d'arrêter, afin d'assurer leur protection, tous les députés communistes et social-démocrates à la Diète de Bade ainsi que tous les communistes et social-démocrates ayant été candidats aux dernières élections législatives.

...toutes personnes qui, pour des raisons quelconques, surtout pour des raisons politiques ou confessionnelles, se sentent menacées de quelque façon peuvent être, sur leur demande, incarcérées à tout moment par la police dans l'intérêt de leur propre sécurité.

FAÇON DE PARLER...

Je viens de faire un voyage d'agrément à la frontière germano-polonaise.

(Un officier supérieur français).

INSTRUCTION JUDICIAIRE.

Ce qui alarme le plus les milieux officiels anglais, c'est la possibilité que des aveux ont été arrachés à des accusés innocents par la méthode qu'on appelle aux Etats-Unis, la « méthode du troisième degré ».

L'ESPRIT ET LA LETTRE...

La théorie de la valeur individuelle de notre groupement ethnique a empêché la notion de la nécessité d'une volonté commune de se faire jour. C'est en tant que peuple de chantres, de poètes et de penseurs qu'il a rêvé alors d'un monde... etc.

Hitler.

J'assénerai mon poing sur le physique de ces intellectuels jusqu'à ce que leur compte soit réglé. Nous supprimerons des livres le mot « marxisme » et il ne faut plus que dans cinquante ans un seul Allemand connaisse la signification de ce mot.

Goering.

UNE PLACE POUR CHAQUE CHOSE.

Cette suppression du Parti communiste résoud aussi de manière fort simple une dificulté pratique : il manquait de la place dans l'hémicycle par suite de l'augmentation du nombre des députés. On en trouvera en occupant les sièges des communistes.

Les Journaux.

Guilbeaux à Bruxelles

Réhabilité en France, suspect en Belgique

L'arrivée au Midi

Nous sommes une dizaine d'amis qui attendons Guilbeaux. Dans quelques minutes il descendra du train venant de Paris. Une lettre circule, c'est celle du directeur de la Sûreté qui nous informe qu'il est strictement interdit à Guilbeaux de prendre la parole en Belgique.

Personne n'est surpris; nous commençons à nous habituer à l'arbitraire. Ah! s'il s'agissait d'un Millerand ou d'un Léon Daudet qui, vingt fois au cours de leurs conférences, étranglent la gueuse et couvrent la république de boue! Mais aux pacifistes seulement la parole est supprimée; naguère le pasteur Roser, les R. P. Kors et Stratman, aujourd'hui au tour de Guilbeaux de supporter le bâillon...

Mais le voici qui arrive, accompagné d'un personnage au regard sévère qui le suit pas à pas. Déjà nos amis se sont précipités.

Que se passe-t-il? Je vois le bon Flouquet brandir la lettre qu'il me montrait tantôt, Ruscart qui fulmine, P. Bourgeois qui use de grands gestes à défaut d'éloquence. Le personnage au regard sévère a pris l'air le plus désolé :

« J'ai des ordres, Pas ma faute. M. Guilbeaux ne peut pas séjourner. Il doit reprendre le premier train pour Paris. Je dois le reconduire jusqu'à la frontière... Je m'excuse. Mon devoir... Obligation pénible... »

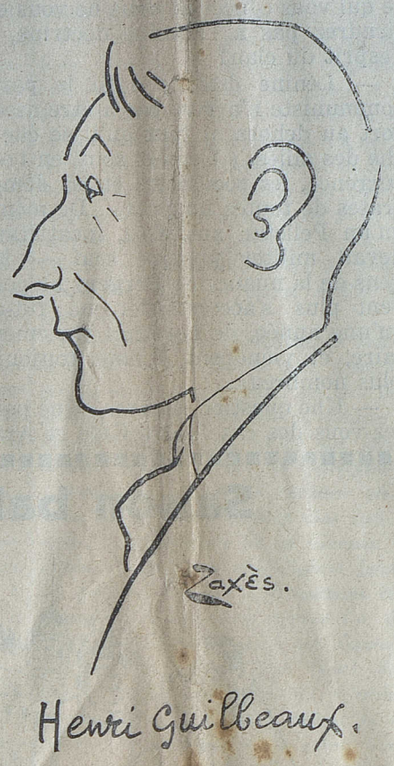
Et la lettre du ministre, lisons-le. Flouquet, elle interdit à Guilbeaux le parler en public mais non de séjourner!

« Texte ambigu, déclare le policier, il n'y est dit nulle part que M. Guilbeaux peut entrer en Belgique... Je sais ce qu'on m'a dit... Inutile de discuter. »

Mais voilà, tout le monde discute. Et non seulement chacun discute, mais court vers les cabines téléphoniques de la gare et alerte les amis. Hubermont a frêté un taxi et prétend aller trouver le ministre de la Justice.

Voici le citoyen C. Huysmans qui rentre à Anvers. Veine! Il fera sûrement quelque chose... Guilbeaux, ça doit lui rappeler certains souvenirs. Gimmerwald et Kienthal ont précédé Stockholm.

Huysmans promet. Il en référera au ministre. Mais pas tout de suite.



Son train part dans cinq minutes. Dieu sait quelle catastrophe peut s'abattre sur une métropole privée de son bourgmestre. Mais il s'en occupera. Bien sûr! Bien sûr!

Heureusement, arrive Piérard qu'un de nos amis a pu toucher. Il ne promet pas. Il téléphone. Il entre dans le poste de police — car on y a mené Guilbeaux — et serre la main de l'indésirable. Il s'en faut de peu que le personnage au regard sévère se mette en position. Prestige du parlementaire. Les policiers sont sans doute les derniers à nourrir ce respect. C'est dangereux un député, ça interpelle!

Piérard parti, me voici seul avec Guilbeaux. En France, dit-il, on n'est plus très libre non plus mais, à ce que je vois, on l'est encore bien moins en Belgique. Je n'avais plus revu votre pays depuis 1914 et m'en souvenais comme d'une nation hospitalière et jalouse de ses libertés. Aujourd'hui...» Guilbeaux n'achève pas mais d'un regard désigne le policier.

Dans cinq minutes, Guilbeaux remontera dans le train de Paris.

Non! Au dernier instant, il y a contre-ordre. Les démarches de nos amis ont abouti. Guilbeaux restera. On se bornera à lui faire signer l'engagement de ne pas prendre la parole en public...

...Et Bruxelles accueillait, ce jour-là, un poète français et un pacifiste!..

Mil ZANKIN.

Lire en page 6 :

Henri Guilbeaux parle par procuration

A nos lecteurs

Notre directeur étant malade depuis la semaine dernière, et pour plusieurs jours encore, s'excuse du retard que cela occasionne dans son courrier et prie les lecteurs de ne lui écrire qu'en cas d'extrême nécessité et de suspendre toute visite au bureau du journal.

NE COUPEZ PAS

La Chambre Belge doit examiner ce mercredi une proposition abrogeant la loi relative à la préservation du champ de bataille de Waterloo.

Se méfier ! De la prudence ! Il pourrait encore servir !

OOO

Jeudi, la Chambre s'occupera des baux des fermages et des baux commerciaux.

Et aussi, probablement, de la prorogation des vieux baux ?

OOO

A Paris, l'audition des témoins dans l'affaire de l'Aéropostale : la tête dans les nuages et les pieds dans la boue.

Et tous les petits malins qui n'étaient pas là et qui s'étaient fait excuser.

M. Tardieu, lui, était là. Avec des lunettes. Le crocodile à lunettes. Variété nouvelle.

Le général Weygand, lui aussi, était là. Il était en civil — mais oui ! — et avait l'air d'un honnête chef de bureau. « M. Badine ! » dit quelqu'un.

OOO

Débarquant à New-York, M. Matsuoka, pélerin officiel du pacifisme civilisateur du Japon, a été accueilli, notamment, par 2000 Chinois mécontents et par une armée de policiers dont plusieurs étaient secrets.

Tout se passe fort bien.

Et le Japon devra ajourner, momentanément, son expédition civilisatrice aux Etats-Unis.

OOO

Le Japon n'est pas satisfait des propostions britanniques. Il trouve inacceptable qu'un pays enfreignant le pacte Kellog soit **ipso facto** considéré comme étant l'agresseur.

Aux dépends de qui le Japon compte t-il « encore » enfreindre ce pauvre pacte ?

OOO

Le 20 avril, à l'occasion du 44e anniversaire d'Hitler, le chancelier et le président von Hindenburg seront nommés citoyens d'honneur de la ville de Leipzig.

Un clou de plus dans le vieux monsieur...

OOO

Le directoire des quatre puissances?

Un whist... en attendant la bataille.

OOO

Le Komintern aurait décidé de retirer à Thaelman la direction du parti communiste allemand.

M. Hitler a déjà enlevé à Thaelman le parti communiste allemand.

Un malheur n'arrive jamais seul !

OOO

On a interné en France un homme politique cocu et pas content.

Le précédent fait prévoir l'ouverture de nombreux asiles nouveaux.

Et de nouvelles élections générales.

OOO

Il importe avant tout d'occuper le terrain là où l'on veut « tenir » non plus avec la poitrine de nos soldats, mais comme le disait récemment M. Herriot, avec du béton armé.

Il y a rempart et rempart...

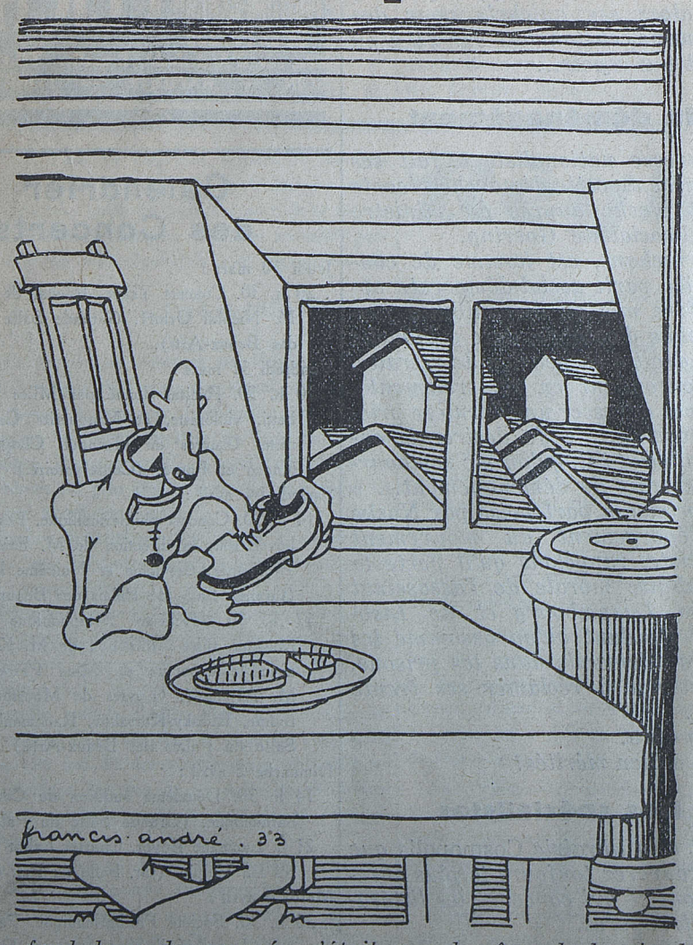
OOO

On a trouvé chez Germaine Huot, qui tua le Sous-préfet Causeret, plus de mille lettres d'amour...

Cette femme-là devait être bien dégoûtée des hommes...

INTER.

Philosophie



— Au fond, la vache enragée, c'était quand même de la viande!
(Dessin de Francis André.)

Quelques instants avec le contumace

Un criminel ?... Un anarchiste?... Un homme.

C'est un homme de petite taille, a la tête menue et aux cheveux grisonnants coupés courts comme ceux des *clercs*. Son œil apparemment indifférent et rieur, d'un gris changeant, évoque l'oiseau. Sa lèvre se détend à peine, fine et rasée, quand il parle.

Il plaisante, atténue comme il peut — d'un silence, d'un sourire narquois — la brusquerie de ses propos. La voix siffle soudain, quand elle s'attarde trop aux manœuvres des *impérialismes* cachés, quels qu'ils soient... Mais tantôt au départ, avant de monter dans le train, Guilbeaux embrassera fraternellement l'un ou l'autre de ses amis qu'il laisse sur le quai.

Il est ainsi. Un criminel? Un politicien? Mais non, un poète. Un poète passé à l'action...

Dans ce cas surtout, il ne faut pas préjuger de la mine : Guilbeaux, poète, irritait les plus bénins de ses confrères par son intransigeance et son persifflage (affaire peu grave d'ailleurs, parce qu'ainsi on est sûr de ceux qui restent) ; à plus forte raison le journaliste devait-il surexciter, à l'époque, des militaires, et tout à l'heure le belge officiel jamais sorti du tombeau.

—Peut-être vais-je rééditer *Demain,* nous confie-t-il, on m'y engage de toutes parts.

— Le moment en serait assez opportun...

— Oui... la situation de l'Europe n'a jamais été pire, et n'a jamais surtout mieux donné raison aux idées de pacifisme et de regroupement de toutes les forces ouvrières et révolutionnaires que je défendais pendant la guerre... Mais avant cela — puisque vous me le demandez — je compte poursuivre un tour de France qui me permettra d'exposer largement le point de vue auquel nous devons nous placer désormais, si nous voulons agir sans équivoque et sans retard. Ainsi, j'ai parlé ces jours-ci à Limoges, à un congrès de l'*Internationale des Combattants de la paix*. Il était question de l'Allemagne...

— Mauvais exemple, avec ce qui s'y passe, et l'abandon dans ce pays des positions socialistes révolutionnaires...

— Bien au contraire... Les derniers événements d'Allemagne doivent nous servir d'enseignement complémentaire immédiat, et nous aider, qui que nous soyons, à prendre cette fois vraiment position. J'ai surtout foi dans le *front unique*, auquel nous aspirons depuis si longtemps... contre les fascismes, contre la guerre qui vient!... Réalisons d'abord *un barrage*... Et après on verra...

— Que leur disiez-vous de l'hitlérisme aux gens de Limoges? Sans doute, que les troupes nazistes ne s'étaient tant augmentées, ces derniers temps, que par l'afflux des social-démocrates et des communistes hantés du désir d'en finir avec une atmosphère de malheur?

— Précisément. Et le plus curieux, c'est que je ne m'adressais pas qu'à des communistes, comme on pourrait le croire. Il y avait, dans cette assemblée de Limoges, qui à l'unanimité me prodigua ses applaudissements, nombre de gens de la deuxière internationale et aussi de radicaux.

— Nuance Bergery, j'imagine?

— En effet... Mais l'important c'est que tous, sans ergoter sur des questions de détail, se soient trouvés d'accord sur la nécessité du barrage immédiat et de l'union...

— J'aime à vous entendre parler de la sorte. Trop de communistes nous abreuvent, depuis des années, de paroles sectaires et de contenu purement démagogique... Mais dites-moi, vous qui avez été mêlé de si près au gouvernement de Moscou, pouvez-vous m'expliquer maintenant si c'est l'U. R. S. S. qui impose à ses affidés de l'extérieur tant de maladrsses?... Ou ceux-ci agissent-ils d'initiative, avec la seule obsession brutale de la doctrine?

J'ai voulu poser une « colle » à Henri Guilbeaux, et le forcer à me préciser son idéologie *individuelle*... Mais je dois vite me rendre compte qu'il n'est nullement embarrassé par cette question, et qu'il a l'esprit, comme les mains, parfaitement libre, pour me répondre...

Alors, allant de long en large de la pièce où nous nous trouvons, et avec le débit presque, incessant et saccadé de ses poèmes :

(Suite en page 2.)

THOMAS-NITCHEVO.

CE SOIR, A LA TRIBUNE
à la SALLE DES HUIT HEURES
11, place Fontainas,

Pour et contre l'amnistie

avec MM. Paul RUSCART, Pierre VERMEYLEN, Mil ZANKIN.

Voir programme en page 6.

Marche de la faim

Une fois de plus la Belgique l'a échappé belle !

De mauvais patriotes, des pêcheurs en eau trouble, des agitateurs à la solde de Berlin et de Moscou, n'avaient-ils pas préparé l'envahissement de la capitale par tous les pauvres du royaume ?

Concevez-vous ce que ce défilé misérable aurait eu d'immoral et de choquant ? A l'heure précisément où l'on discute des cent mille abus dont profitent ces chômeurs, véritables rentiers de l'Etat, budgétivores sans vergogne, il est inadmissible que de telles manifestations s'organisent.

Et quel spectacle écœurant pour les honnêtes gens !

Dans quel triste état ces miséreux, venus à pied de Liége, de Charleroi ou de Bruges, eussent défilé sur nos nobles boulevards qui se souviennent de si brillantes parades militaires.

Ah ! M. Max fut bien inspiré en interdisant ce cortège de gueux !

Que les affamés restent chez eux, que la misère se fasse discrète, que la misère se cache ! M. Max comme tous les riches n'aime que les pauvres-honteux, les ventre-creux timides qui cherchent leur dîner dans les boîtes à ordures, les claque-dents qui tendent la main à la porte des églises. M. Max et ses semblables n'aiment pas que l'on fasse tant d'histoires parce qu'on ne mange pas à sa faim. La pauvreté doit être muette comme la mort. Le dénuement est un vice qu'on ne doit pas ainsi exhiber en pupblic.

Et s'ils insistent ces troubles-fêtes, ces déguenillés qui empoisonnent l'existence des braves gens repus, M. Max et sa police s'arrangeront bien afin que ce cortège calamiteux ne pénètre pas dans notre bonne ville.

Comme en juillet dernier M. Max fera mordre les chômeurs par ses molosses. Ces gros chiens inaccessibles à la pitié ni à la propagande communiste. Et si les chiens ne suffisent pas, on usera d'autres moyens. Ce n'est pas la première fois que le sang des ouvriers rougirait le pavé de Bruxelles...

Nous pouvons dormir en paix.

Cette marche de la faim n'aura pas lieu.

Sinon, pour quelques-uns se sera une marche à la mort.

Les défenseurs de l'ordre veillent...

M. Z.

Droit de réponse

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Il m'est impossible de laisser passer l'article de M. Louis Gérin, intitulé : Chez les cabotins. — Un grand journal dit littéraire, *article publié dans le dernier numéro de votre journal, sans vous envoyer une petite mise au point. La voici :*

M. Louis Gérin écrit : Monsieur Robert du Bois de Vroylande seul pourrait trouver grâce à vos yeux. N'a-t-il pas écrit :

Vert, bleu, rouge,
Halète, ara, tels,
Frères en peines, vous
Crissez sur roues.

Et l'honorable M. Gérin de s'exclamer : « Cela c'est de la grande poésie! » M. Gérin sait aussi bien que moi que les quatre lignes incriminées ne sont en aucune manière un poème (!!!) de mon crû, mais tout au contraire une caricature de cette poésie moderne qu'il paraît tant aimer.

C'est donc dénaturer ma pensée que d'attribuer à ces lignes un sens qu'elles n'ont jamais eu.

Un truquage de textes n'est jamais... joli, joli...

Voulez-vous, monsieur le Directeur, avoir la courtoisie d'insérer cette mise au point que je juge indispensable, dans le prochain numéro de votre journal, si possible à la même place que l'article de M. Gérin?

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération très distinguée.

Robert du BOIS de VROYLANDE.

Voilà qui est fait. Et nous tançons amicalement, par la même occasion, notre collaborateur Louis Gérin qui eut pu tout aussi bien, sans affaiblir son texte, choisir quelque authentique poème de M. Robert du Bois de Vroylande, plus significatif encore que l'incriminé.

SPECTACLES

AU PARC

A 20 h. 30, *Jeanne.*

MOLIERE

A 20 h. 30, *Les deux orphelines.*

AU PALAIS D'ETE

A 20 h. 30, *Les nains de Ketta* et dix vedettes de music-hall.

CONFÉRENCE

DE LA LIBRE NATURE DE LA POESIE

La causerie que, sous ce titre, faisait aux Amis de la Nouvelle-Equipe, Jean Glineur, si son étendue permettait à son auteur non d'épuiser (le pourrait-on?) mais de réduire singulièrement le problème capital de l'activité poétique, son désir d'une explication détaillée du principe formel de la poésie nous laisse regretter que ce nœud de la question ait été à peine effleuré, sinon systématiquement négligé.

Dans un brassage point toujours limpide des hypothèses émises par la psychanalyse, l'onirisme, la psychiâtrie, sur le processus d'élaboration des images poétiques, Jean Glineur veut nous livrer le *comment* essentiel de l'activité poétique, alors que le *pourquoi* seul nous intéresse.

Pourquoi, mon cher Glineur, alors que vous réclamez pour la poésie une *liberté* absolue, pourquoi ces tentatives de mécanisation des processus en cause (appliquées, en l'occurrence, à tel poème d'Hubert Dubois), dignes à peine d'un Sorbonnard en mal de valérysme? Je ne puis mieux faire ici que de vous renvoyer à ces pages fulgurantes de Daumal, Reneville ou Pierre Audard, parues dans le numéro connu des *Cahiers du Sud*, sur la Poésie et la Critique.

Pourquoi, par ailleurs, vous attarder aux pauvres bavardages d'Alain, Maritain et autres, sur une chose qu'ils ignorent totalement?

Pourquoi, enfin, vous arrêter fut-ce un instant, à des sous-poètes tels M. Edmond Humeau, en négligeant les plus grands, Eluard, Jouve, ou Tzara, et laisser à des récitants sans talent le soin de rendre plus mornes encore ces poèmes qu'ils lurent?

Faisant à la poésie l'honneur ou l'injure de la produire en public, vous vous deviez, vous lui deviez surtout, mon cher Glineur, de lui épargner certains contacts des plus désobligeants pour elle. Ceci dit en toute amitié...

G. D.

Ruptures, toujours...

Nous lisons dans *La Meuse*, qui ne passe pas précisément pour afficher des idées subversives :

La thésaurisation est un fait incontestable. Une bonne partie du capital utilisable se cache et se stérilise.

Toute une jeunesse, appartenant à toutes les classes de la société, à celles même qui, en des temps révolus — et bien révolus — ne se préoccupaient guère des problèmes industriels et commerciaux, ne demande qu'à travailler, cherche à travailler, s'efforce de s'incorporer dans l'organisme de la production. Cette jeunesse est en droit de demander à ceux qui l'ont précédée :

« Qu'avez-vous fait de votre travail épargné? Allez-vous nous obliger à reprendre tout depuis le début, à partir de rien, à réinventer le feu et la roue, à reconstituer les bases que vous dérobez sous nos pieds? »

Comme on le voit, il n'y a pas que nous qui sommes préoccupés de *ruptures...*

Mais *La Meuse*, qui publie chaque jour maintenant un éditorial de cet esprit, osera-t-elle aller jusqu'au bout?

Henri Guilbeaux nous parle de l'U.R.S.S. et du communisme

(Suite de la page 1.)

— Tout d'abord, continue-t-il, ne nous abusons pas sur les *directives* actuelles de l'U. R. S. S. Il est indéniable que les hommes qui gouvernent là-bas, en ce moment, sont en dessous de tout. Ce sont eux d'ailleurs qui ont éliminé progressivement tous les éléments capables. Et quant aux communistes de l'étranger, leur procès n'est plus à faire : leur déficience les condamne assez. Jamais on n'a vu à l'œuvre politique plus ridiculement *abstraite* que la leur. *Politique*, est-ce même le mot à employer ici? Au vrai, les communistes de l'étranger manquent, pour la plupart, de tout sens des réalités politiques; et leur action n'a été, jusqu'à ce jour, qu'une application inintelligente du marxisme léniniste.

— C'est pourquoi, je présume, en ce qui vous concerne, vous ne vous en tiendrez pas à l'absolue doctrine, à l'esprit du clan?

— Lénine disait : « Si le parti communiste n'arrive pas à être assez fort au dehors, il faut qu'il se cherche des alliés. » Ceux-ci sont, en l'occurrence, les socialistes et les démocrates de toutes nuances... De même qu'un Pelletan autrefois, insatisfait, devait militer presque seul — les gens de la nuance de Bergery ne peuvent plus s'accommoder, ne fut-ce qu'une année, de l'arsenal parlementaire, et viendront à nous toujours plus nombreux.

— Une question encore... Que pensez-vous des cas André Gide et Aragon qui préoccupent surtout les intellectuels?

— Pour ce qui est de Gide passé au communisme, son évolution est assez révélatrice de ce qui attend tout psychologue et artiste, quelque peu réaliste, au bout de ses rêves actuels. C'est aussi un bel exemple à opposer aux paroles de *conservation* d'écrivains plus tardigrades et à l'individualisme mesquin... Je crois cependant que l'auteur des « Nourritures terrestres » serait vite désillusionné et meurtri dans son neuf idéalisme, s'il allait vivre six mois chez les gens de Moscou. De même que ceux-ci enfin, qui l'ont porté aux nues quand il s'est converti, traîneront illico son nom dans la boue aussitôt qu'il fera montre de la moindre réserve à l'égard de leur gouvernement. Mais cela, il est vrai, c'est de la petite Histoire... Parlons d'Aragon. C'est fort bien, mon cher, ce qu'il a fait. Mais à la place des jurés français qui, en déclarant coupable le poète de *Front rouge*, lui ont fait la plus belle publicité jusqu'en U. R. S. S. où il se trouve actuellement, j'aurais condamné Aragon pour avoir écrit un mauvais poème...

— Voilà un jugement qui nous eut reporté, ma foi, aux meilleurs temps de la Grèce divine... Vous allez, sans doute, écrire bientôt un volume sur tout ceci?

— Ce nouveau livre paraîtra prochainement, en effet, et s'appellera *Perspectives.*

TH.-N.

Saison balnéaire 1933

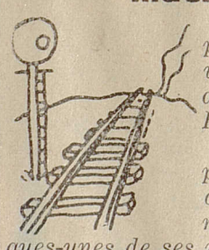
— Vous entrainez sans doute vos enfants pour la prochaine guerre des gaz?

— Mais pas du tout, cher monsieur, je les mène simplement prendre leur bain à la plage!

(Dessin de Suske.)

de deux choses l'une

Indésirable



Après Tokio, après Washington, voilà M. Paul Claudel ambassadeur de France à Bruxelles.

C'est d'autant plus grave que Claudel compte bien nous refiler quelques-unes de ses plus mauvaises pièces et nous accabler de conférences.

Pouvons-nous rappeler à M. Janson que M. Claudel est poète? Peut-être pourrait-il le laisser venir, mais l'empêcher de parler, tout comme M. Guilbeaux?

A la Bibliothèque Royale

Valère Gille, le conservateur à la Bibliothèque royale d'illustre réputation, qui avait obtenu en mai dernier d'être maintenu, pour un an, en activité (que certains mots sont donc chargés d'ironie) vient de solliciter du ministre de l'Instruction publique une nouvelle prolongation. Encouragé par sa récente promotion au titre de commandeur de la Légion d'honneur (ces messieurs de Paris n'ont certainement pas lu ses livres) il se croit le droit de bénéficier, aux frais de l'Etat, d'une sinécure à vie. C'est un point de vue. Nous croyons que ce n'est pas celui des fonctionnaires qui travaillent et du public qui paie.

Maître Dandin-Ministre

L'Etat plaide en ce moment un procès contre la Société de récupération du butin de guerre France-Belgique.

En fait de récupération, l'Etat réclame quelques millions dont il aurait été frustré.

Et la Société en question, qui préfère garder ses millions, de chercher un avocat capable de gagner le procès en même temps que des honoraires assez coquets.

Et qui, croyez-vous, plaidera contre l'Etat?

Tout simplement le ministre superpatriote S. E. Albert Devèze soi-même!

Scrognenieu! pensez-vous qu'un fabricant de lois scélérates irait s'encombrer de ces vains scrupules qui n'embarrassent que des sales pacifistes.

Renkin a bien plaidé pour Coppée!

Chapeau bas !

Le drapeau passe...

Frais généraux

Les débats autour de « l'état de besoin » promulgué par le gouvernement ont remis en lumière le scandale des généraux bénéficiant d'une pension d'invalidité d'un taux élevé et d'appointements plutôt coquets. Car ces généraux si fortement abîmés sont toujours en activité de service.

Si l'on devait se baser sur le quotient d'invalidité qui leur a été accordé, il ne serait pas difficile de démontrer que l'armée belge est commandée par des agonisants...

Nos généraux, indignés que de sales parlementaires reviennent sur cette question de cumul se sont immédiatement concertés. Ils songent à rassembler leurs débris et à organiser une « marche de la faim » sur Bruxelles.

Suite au précédent

En fait d'état de besoin, *on voit donc qu'on se préoccupe beaucoup plus de certains qui auront toujours trop, que de tout le monde. Et c'est bien ce qui crée l'éternelle mésentente.*

Pourtant les simples honnêtes gens, qui n'ont rien, doivent bien vivre eux aussi... tout comme les généraux.

C'est pourquoi la plupart, spéculant sur l'avenir, bien moins compromis pour eux que pour les premiers, demandent qu'on leur fasse crédit.

*Et c'est l'*Etoile bleue, *la bonne maison de la place Rouppe, qui leur ouvre alors ses guichets pour des paiements s'échelonnant sur 24 à 40 mois. Il y a espoir...*

Un déménagement

La presse nationaliste a fait ses choux-gras de cette démarche récente que fit Noske auprès du ministre national-socialiste Goering.

Pleurnichant, cet homme de confiance du parti social-démocrate obtint d'être mis en disponibilité jusqu'au mois d'octobre, date à laquelle il aura droit à sa pension de retraite.

Se confondant en remerciements, Noske osa adresser une dernière prière à Goering... « Je désirerais encore, balbutia-t-il, qu'on me remboursât mes frais de déménagement... »

Rappelons la part prise par Noske dans l'égorgement du mouvement spartakiste, rappelons qu'il porte la reponsabilité morale de l'assassinat de Rosa Luxembourg et de Liebknecht. Pendant qu'on assomme les ouvriers allemands dans les prisons, Noske songe à réclamer ses trente deniers.

Il les aura.

Il les a bien mérités!

Des spécialistes

C'est à la librairie Cosmopolis *que vous trouverez toujours le plus sûrement tout ce qui concerne les littératures étrangères.*

Cosmopolis, *72, rue de la Montagne. Tél. 12.90.40.*

Charles Leplae

dont nous parlons dans notre page d'art (vu par Gabrielle Bédoret)

... de l'Académie

M. Louis Bertrand, membre de l'Académie française, a le style aussi vert que l'habit.

« Je me sens plus près d'Hitler et de ses hommes — infiniment plus près — que des communistes qui déshonorent en eux le nom de Français. Aucun pacte avec le Barbare! Je suis avec l'Allemand contre l'ennemi commun. »

L. Bertrand est avec les assassins nazis, avec Krupp et les hobereaux prévaricateurs contre A. Einstein, Heinrich Mann, Lehmann-Russhüldt, Ludwig Renn et autres infâmes qui déshonorent le nom d'Allemand.

M. L. Bertrand ne s'est pas fait tuer au front pendant la dernière guerre.

Il était déjà gâteux.

VAN SCHELLE
Ressemelage Instantané
48, R. DE LA MONTAGNE - 231, CH. DE WAVRE
167, CH. DE GAND, 167
CUIR CREPE USKIDE

Les compétences

C'est M. Hans Heinz Ewers qui est chargé de redresser la moralité de la littérature allemande.

M. Hans Heinz Ewers, auteur de nombreux livres pornographiques, est particulièrement désigné pour cette tâche de relèvement national.

Un pornographe chargé de redresser la morale?

Pourquoi pas?

A Genève, on a bien demandé à des généraux de préparer le désarmement!

VAN SCHELLE SPORTS
18, RUE DE LOXUM • BRUXELLES
30, AVENUE DE KEYZER • ANVERS
TENNIS NATATION PING-PONG

Personne 33 ans, distinguée, études normales partielles, bonne culture générale, connaissant méthode Decroly, infirmière diplômée hospitalière et visiteuse, grande et plus grande distinction, au courant gymnastique médicale, excellente nageuse, pouvant enseigner premiers éléments piano et chant, connaissance approfondie céramique, arts appliqués, dessins documentaires, premier prix peintre, désire s'occuper enfants ou jeunes filles 4 heures par jour ou 4 jours jours par semaine; libre tout de suite. Ecrire à A. Y. W. 2, bureau du journal.

TOUS VOS PHOTOMECANIQUE DE LA PRESSE CLICHES
32a, rue d'Anderlecht, Bruxelles. Tél.: 12.60.90
SOIN — RAPIDITE — PONCTUALITE

Calendrier des Concerts

Jeudi 30 mars :

20 h. 30. Concert Ysaye. Récital de piano par M. Nicolai Orloff. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts).

Vendredi 31 mars :

20 h. 30. Récital donné par Mlles Flora Gabetti, violoniste, et Marguerite Gabetti, pianiste. Œuvres de Haendel, Chopin, Ysaye, Knosp et Fauré. (Conservatoire.)

Samedi 1er avril :

14 h. 30. Concert philharmonique. Festival Beethoven sous la direction de M. Erich Kleiber. Prométhée, Septième et Huitième symphonies. (Grande Salle du Palais des Beaux-Arts.)

17 h. 30. Orchestre Symphonique Populaire. Musique russe : direction de M. K. Candael, avec le concours de Mme Pauwels et de M. Arsenieff. Œuvres de Moussorgsky, Borodine, Rimsky-Korsakov, Rachmaninoff. (Gr. Salle du Palais des Beaux-Arts.)

Dimanche 2 avril :

14 h. 30. Deuxième audition du Concert Philharmonique. (Grande Salle du Palais B.-A.)

21 h. Lucienne Boyer, Charles Fallot et l'orchestre Isa Volpin. (Gr. Salle du Pal. des B.-A.)

Mardi 4 avril :

20 h. 30. Société Philharmonique. Festival Mozart. Le chef-d'œuvre inconnu. Grand Messe en ut mineur. (Gr. Salle du Palais des B.-A.)

PAGE D'ART

Paraissant mensuellement sous la direction de Jean MILO.

L'artiste doit-il servir ?

L'équilibre humain met la charité (mot pris dans le sens pur qu'il garde dans l'adage : Charité bien ordonnée commence par soi-même) *avant l'esprit.*

C'est cet ordre qui nous oblige à décider de notre attitude d'homme dans le conflit social actuel.

Il nous en rend aussi le choix facile.

Cependant, prendre parti ne se résoud pas par une simple et passive adhésion de principe. Même pour l'intellectuel, pour l'artiste, la prise de position doit déterminer une activité, en fonction de laquelle on a posé la question : L'art au service de la révolution ?

Je ne crois pas que le point d'interrogation ait été bien placé. La question qui se pose d'abord n'est pas : L'art doit-il servir? mais : l'artiste doit-il servir? *et cela est bien différent, mais beaucoup plus juste et précis et la réponse sera l'affirmative qui entraîne la trahison des clercs.*

Avant d'être artiste, avant d'être clerc, étant l'un et l'autre, on est et reste homme. Aussi, est-ce sans aucune hésitation, sans aucun scrupule que je vais jusqu'au bout de ma pensée :

L'artiste doit servir *la cause qu'il a choisie.*

Le clerc doit trahir, *en écoutant son cœur, et se mêlant aux choses du siècle.*

Il serait imprudent de croire que le sort de notre esprit, même et surtout si nous le voulons supérieur (supérieur à lui-même, jamais à la charité) n'est pas lié au sort matériel de notre corps qui est solidaire du sort de tous les corps humains.

C'est ce principe de vie qui nous force à prendre parti.

Aussi je me refuse, pour ma dignité d'homme, à envisager l'œuvre d'art (ainsi qu'il a été dit (1) comme un derivatif, le seul moyen d'embellir l'existence, une compensation à notre impossibilité de vivre.

Les sources de l'art se trouvent incontestablement en nos instincts et dans le plus profond surtout : notre instinct de conservation. Il se trouve donc ainsi au service de notre existence.

Et je crois que c'est singulièrement nous tromper qu'y chercher un moyen d'évasion nous entraînant hors du plan de la vie où nous souffrions.

Si certains s'en sont indignement servi à cette fin, on comprendra que d'autres refusent de ne plus voir ou d'oublier par son aide.

* * *

Pour prendre un exemple concret qui, pour des raisons personnelles, résume en notre esprit le problème, il peut sembler actuellement que la peinture ne répond à aucune nécessité sociale.

Il est impossible d'opposer à cette constatation qu'au point de vue individuel cela n'importe pas, puisque nous savons que le caractère social de notre époque va s'accentuant et que notre liberté même morale et spirituelle dépend du sort de tous, de l'ordre de vie que nous aurons choisi collectivement.

C'est pour cette raison que j'ai cru nécessaire de prendre parti après m'être précisé à moi-même l'attitude que m'imposaient les circonstances économiques et sociales actuelles, même si dans ce choix je devais faire abstraction de ma fonction de peintre.

Il est nécessaire d'accepter que si cette fonction ne peut plus servir, elle doit disparaître. Et cet indice est, en effet, infiniment grave, *mais aussi infiniment rassurant parce qu'il porte avec lui une certitude,* que les signes de la décadence de l'art se manifestent chaque fois qu'il est question d'art pur.

Il reste à examiner alors si le sacrifice consenti à une non-raison utilitaire immédiate, dans l'organisation sociale choisie, est exigée par elle.

L'art participe toujours au développement de la connaissance de l'homme par l'homme, ce qui, socialement, n'est pas négligeable.

Ne se trouve-t-il pas là le compromis qui permet à une activité individuelle non productrice de prendre place dans l'ordre d'une société.

Ainsi pour la peinture, il n'est pas prouvé qu'elle ne peut plus servir actuellement, ni même qu'il se trouve un temps, jamais, où son utilité se perde, et vraiment l'affirmation d'Elie Faure, même au point de vue marxiste, semble prématurée :

Non, nous n'en avons plus besoin!

S'il ne s'agissait que d'un moyen d'embellir, d'orner le cadre d'une société en faillite, si la peinture n'avait jamais été que cela, j'acquiescerais.

Mais la peinture a servi à bien d'autres choses.

Et sans revoir son histoire à travers tous les siècles, ne peut-on pas dire qu'elle eut un sens magique à l'époque des cavernes, qu'elle fut presque langage pour les Egyptiens et stimulant religieux avec les primitifs européens?

Dût-elle chercher une justification présente, ne pourrait-elle la trouver dans le service, *en donnant à ce mot le développement de la réponse de Robert Poulet (2) à l'interrogation:*

De quelle propagande s'agit-il?

Entend-on par ce mot le prosélytisme, dont le ressort est la foi personnelle et débordante? Qui pourrait en nier les vertus? Parmi les plus belles, quantité d'œuvres des siècles passés n'ont pas eu d'autre origine qu'une conviction communicative.

R. V. GINDERTAEL.

(1) F. L. Noël, *Illusions de l'art gratuit*, dans *Esprit du Temps*, nº 1, février.

(2) Réflexions sur un film. *Sang Nouveau*, n. 5.

Le mystère des musées

Est-il un seul artiste, aussi misérable, aussi miteux, aussi méconnu soit-il, qui ne sente un baume couler sur ses plaies lorsque, traînant ses talons éculés par la rue de la Régence, il lève le nez vers les colonnes de porphyre du Musée ancien. Y en a-t-il un seul, eut-il versé des larmes de sang sur la misère de nos institutions et l'impertinence des hommes, qui, serpentant le Louvre, ne se sente vengé en pensant que c'est à ses pères, à ses frères, à lui en somme que les rois de France ont cédé l'un des plus glorieux palais du monde?

L'existence des musées, leur somptuosité, leurs prestige sont pour moi une source d'inépuisable consolation. Et cette consolation, je voudrais la partager entre tous mes confrères malheureux ou hépathiques, neurasthéniques ou faméliques, qui, naturellement doux comme le lait ont sûri comme lui, parce qu'ils n'ont pas su élever leur cœur au dessus du présent misérable et l'ouvrir au souffle de l'Histoire.

Songez aux millions que les Etats consacrent à l'entretien des musées, comme si c'était là une affaire aussi sérieuse que les ponts et chaussées ou le matériel de chemin de fer; songez que des savants, des professeurs, des archéologues écrivent sur les trésors qu'ils renferment des livres énormes et luxueux, pleins d'une incompréhension fondamentale et d'une aveugle vénération; songez aux foules qui s'y précipitent, aux richards du monde entier, qui défilent, estomaqués, conduits par des guides érudits comme des phonographes, le long des cimaises où trônent les chefs-d'œuvre, pareils à ces idoles dont la signification n'était accessible qu'à quelques-uns, mais dont la simple présence matérielle suffirait à plonger les peuples dans l'enthousiasme. Songez aux nombreux fonctionnaires qui veillent sur la bonne conservation de ces idoles et en propagent le culte, aux bâtiments lugubres et imposants qu'on a construit pour ces fonctionnaires aussi imposants que le ministère de la Guerre ou celui des Finances même. Aux kilogrammes de papier administratif qu'on y barbouille, et où brûlent, comme sur d'autres, les vocables terribles de la fiscalité, les doux noms de Memling ou de Watteau! Et dites-moi si un tel spectacle ne fait pas justice des injures que les artistes adressent trop facilement à la société en général et à leur gouvernement en particulier.

Et pourquoi, aussi, tant de protestations inutiles contre l'ignorance de beaucoup de ces fonctionnaires, ânes chargés de reliques, dromadaires à la mine dédaigneuse qui portent solennellement des trésors et porteraient aussi solennellement de la crotte? Sans doute, ils se vengent des honneurs qu'ils ont à rendre aux maîtres du passé en humiliant ceux d'aujourd'hui, semblables en cela à l'Eglise qui met sur les autels les saints défunts et livre les vivants à la férocité vigilante des chanoines. Sans doute, ils soulagent leur mauvais goût, banni du Musée Ancien, en accumulant dans le Musée Moderne des croûtes selon leur cœur.

Pour moi, c'est justement là ce qui me réconforte. C'est là que m'apparaît l'impuissance des sots, malgré leur nombre, leur tapage et la continuité de leur effort, à faire durer un mensonge ou une sottise plus de trente ans. Là que m'apparaît la face hilare du destin qui se rit des hommes les rend incapables de pousser leur petite comédie jusqu'au bout, et ménage toujours à qui sait voir un petit point de vue d'où on les voit tout nus, ridicules et méritant des coups de pied au cul comme des chiens qui veulent marcher sur deux pattes.

Est-il rien de plus miraculeux, de plus comique et de plus certain que la lente illumination des grandes œuvres dans le passé, que cette inéluctable glorification, à cinquante ans de distance, des parias les plus conspués, encore que personne ne devienne plus malin ni plus clairvoyant?

N'est-il pas ridicule et charmant que ceux-là même qui se mettent le doigt dans l'œil jusqu'au coude, qu'un Lambotte ou un Glesener, qui glorifièrent Emile Claus et négligèrent Jacob Smits, qui préfèrent Opsomer à Brusselmans et Roméo Dumoulin à Tytgat, aient pourtant l'air de savoir que Breughel fut plus grand que Teniers et Rubens que de Croyer? Une farce! direz-vous. Point : un mystère. L'opération mystérieuse par laquelle le passé parvient à imposer sa vérité au présent plein d'erreur et de sottise. Les musées comptent parmi les endroits les plus mystérieux du monde. Il est seulement dommage qu'ils soient aussi parmi les plus tristes et les plus embêtants.

A. DASNOY.

Un sculpteur

Charles Leplae

Son parfait équilibre plastique ne révèle-t-il pas de prime abord un sculpteur né?

D'ailleurs nombre de sculpteurs se disent leur propre modèle.

Charles Leplae aurait beau chercher, jamais il n'arriverait à trouver ce beau torse d'athlète forain chez un modèle.

L'œil vif — d'un hibou empaillé — il me sourit d'une bouche admirablement ourlée, en dodelinant de la tête.

J'aurais difficile à vous décrire la patience au travail de Charles Leplae — par rapport à un critère humain. Je me vois obligé d'explorer le monde animal. Ma foi, je ne vois que l'âne têtu et le chameau inlassable.

— Quelles raisons motivèrent votre brusque évolution, vraie conversion foudroyante par rapport à l'esthétique expressionniste et formulaire que vous pratiquiez à vos débuts?

— J'ai commencé par faire du Zadkine et au bout de deux ans, j'ai perdu la « veine ». Je me suis embrouillé comme un malheureux pendant une autre année et je ne vois plus qu'une manière d'être heureux, c'est de travailler d'après nature. Les expressionnistes Tytgat, Brusselmans, Zadkine, ont tiré leur œuvre de toute une jeunesse de connaissances de la nature. Nous, les jeunes, avons tiré notre œuvre de l'expérience. C'est tout différend.

— Vous qui partagiez à vos débuts avec tant d'enthousiasme l'expressionisme, que pensez-vous des autres mouvements, tels le surréalisme et le néo-classicisme?

— On peut inventer la théorie quand l'œuvre est finie depuis longtemps, mais il ne faut pas le faire avant de commencer. Il n'y a pas d'école, il n'y a que des artistes isolés.

— Que pensez-vous de la taille directe?

— Je rêve de tailler en pierre chaque sculpture que je fais en terre. Je crois que c'est une façon presque certaine de faire de belles choses.

Réponses brèves, mais riches de sens, austère langage du sculpteur — en lutte perpétuelle avec la matière — que vient amadouer un sourire — pardon, « le sourire de Charles Leplae ».

GUDRUN.

Correspondances étrangères

d'Allemagne

— Une importante exposition d'art italien contemporain a lieu en ce moment à Cologne.

Cette initiative émane de la « Petrarca Haus », fondation commune du gouvernement italien et de la ville de Cologne, ayant pour but de maintenir et de développer les relations culturelles entre l'Italie et l'Allemagne.

— Après restauration du tableau « l'Homme des Douleurs », conservé au château Weissenstein près de Pommersfelden, et ayant fait partie de la collection du comte von Schöonborn, il appert, d'après l'article du Dr Hans Swarzenski, paru dans la Zeitschrift für Kunstgeschlichte, *que celui-ci serait l'œuvre d'Albert Dürer. Il présume que ce tableau serait en réalité le fameux « Barmberzigheit » de Dürer que le cardinal Albert de Brandebourg offrit en 1540 à la cathédrale de Mainz.*

Henrich BOSNER.

de Hollande

— Afin de subvenir aux besoins des artistes atteints par la crise, la direction du « Parkhôtel » d'Amsterdam, a décidé de mettre ses salons à la disposition des artistes. Elle se propose d'acquérir tous les deux mois l'œuvre que le public lui indiquera par voie de vote.

— Une exposition de la collection de portraits dessinés et gravés d'artistes néerlandais du XVIe au XVIIe siècle, réunis par feu M. H.-P. Gerritson secondé dans ses recherches par M. J. Ph. van der Kellen, conservateur du cabinet des estampes, a lieu en ce moment dans les salons de l'hôtel Mensing et fils, à Amsterdam.

Une sélection de 200 portraits nous renseigne sur la valeur de cette importante collection comprenant plus de 2.500 portraits.

— Le salon de la « Nature morte » qui remporta un vif succès à la Maison d'art J. Goudstikker, à Amsterdam, sera transporté à Rotterdam.

— Une vente importante de tableaux anciens et modernes provenant de la collection J. M. P. Cleron, aura lieu le 4 avril dans les salles du « Lenbmuseum » d'Amsterdam.

Dirk MEYEVELD.

Livres d'art

— Vient de paraître, à la Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, *48, rue Coudenberg, Bruxelles, un ouvrage de M. Paul Rolland sur* Les primitifs tournaisiens, *dont nous reparlerons.*

— La maison d'édition française « Le Triangle » publiera d'ici peu un ouvrage de Paul Fierens consacré à l'art hollandais contemporain, illustré de 150 reproductions.

Le peintre Léo Gestel en dessina la couverture.

REVUE DES REVUES D'ART

Bulletin International Kunst nº 4. — Préparant une exposition d'art flamand à La Haye, ce bulletin reprend divers textes de L. et P. Haesaerts sur G. de Smet, Ensor, Thévenet et Jakob Smits.

OOO

Kunst, 1932 nº 12. — Avec retard nous recevons le numéro consacré au graveur Jan-Frans Cantré.

OOO

Bécim. — Revue s'intitulant « mensuelle d'architecture » et se composant de 5 pages d'articles et de 12 pages de publicité. Les articles étant de qualité, nous ne regretterons pas trop la quantité.

OOO

Bâtir, nº 3. — En partie consacré à l'architecte Blomme dont nous avons tous pu admirer le splendide cinéma « Métropole ».

— Nº 4. — P.-L. Flouquet continue son enquête sur les rapports de l'architecture et de la sculpture par une interview du sculpteur Jozef Csaky.

Formes nº 31. — Dans un éditorial intitulé *Un Bilan et un Programme*, nous sentons la nouvelle plume de Waldemar George, et son orientation vers un art, je ne dirai pas néo-classique, mais fasciste-classique ne fait plus de doute. Décidément, le fascisme et la dictature sont à la mode. On cherche à se défendre. Nous trouvons dans ce même numéro la reproduction de deux paysages récents de Derain qui paraissent fort beaux, et un traité de la proportion naturelle et artificielle des choses par Jean-Pol Lomazzo, peintre milanais de 1649, qui présente un grand intérêt.

OOO

Le catalogue de l'exposition Henri Rousseau, le douanier, qui a lieu actuellement au Kunsthalle de Bâle, nous fait regretter très vivement que pas une collection ni un musée belge ne possède d'œuvre de ce bel artiste. Mais ce n'est pas la dernière fois que nous pourrons avoir semblables regrets.

VARIORUM.

Règlement de comptes

« Tous les buts sont détruits. Il faut que les hommes s'en assignent un. C'était une erreur de croire qu'ils en possèdent un : ils se les ont tous donnés. Mais les conditions premières pour tous les buts d'autrefois sont aujourd'hui détruites. »

Friedrich NIETZSCHE.

— Cet aphorisme émanant de Friedrich Nietzsche, prototype de l'esprit post-actuel, m'incite plus que jamais à souligner l'impérieuse nécessité de découvrir l'élément générateur de l'acte de création artistique. Plus que jamais, il nous faut insister sur les vérités les plus élémentaires — génératrices de l'être » esthétique.

Nombre de critiques exprimèrent à maintes reprises leurs doléances, quant à l'état chaotique de l'art contemporain.

Récemment encore l'éminent critique d'art français Pierre Courthion y allait d'un ferme réquisitoire contre « la carence spirituelle de l'art contemporain. »

Pareille attitude s'avère d'une grande nécessité. Notre génération, née sous le signe de l'inquiétude — qu'elle soit d'ordre métaphysique, philosophique ou esthétique peu importe — se révèle décidément d'une complaisance infatuée vis-à-vis de cette inquiétude.

C'est ce qui en prouve le caractère factice.

Loin de ma pensée de considérer l'inquiétude comme un élément en tout point néfaste. Tout au contraire, c'est l'indice d'une vocation artistique incontestable. C'est un levain indispensable. Mais que certains se complaisent à vicier davantage le climat artistique inhumain de notre époque, au point de nous étouffer, voilà ce qui fait déborder la coupe.

Si leur digestion leur permet de boire cette coupe jusqu'à la lie, à eux les conséquences, encore que leurs vomissements fielleux nous écœurent!

Il y a pléthore « d'artistes », il y a carence d'« hommes ». Que d'éphèbes à l'esprit falot, la caboche bourrée de quelques lieux-communs d'avant-garde se sont mis « à faire de l'art » — à caresser cette muse avec toute la fausse science d'un noceur initié aux secrets de l'érotisme, par la lecture dix fois avalée des guides de la « Tournée des Grands-Ducs »!

Que de pseudo fauves atteints de pyromanie coloristique, que d'expressionistes rétrogrades aux rictus de convulsionnés, que de peintures érotiques de gigolos pubères, et les légions de mystagogues du « Grrran art » (?) et les détracteurs savantasses de l'art « mineur » (?)

Ah! l'immonde concubinage des traîtres de l'esprit pictural se pavanant en d'équivoques relations : protituées de la littérature et autres êtres hybrides croupissant dans les cavernes extra-picturales. Petits esthètes invertis!

A quand le remède antipasmodique, à quand le coup de massue étourdissant ces esprits machiavéliques, à quand la révélation, la découverte de l'humain. L'horizon s'éclaircit. Nombre de messages nous parvenus nous renseignent sur l'état d'esprit et de sentiment d'une certaine élite artistique et intellectuelle. Dans un langage métallique et concis, révélant un sens profond de l'humain, ils précisent la position de cette élite face aux multiples problèmes relevant de l'esprit et du sentiment.

Certaines considérations forment un des réquisitoires des plus sévères qu'ait jamais prononcé la critique, contre l'art des épigones atones.

Et de fait, je m'en rapporte à l'aphorisme susmentionné et fort de cet argument peremptoire, je n'hésite pas à déclarer la faillite de plus d'un système, de plus d'une esthétique, bref, la liquidation d'une époque, d'un certain esprit « en décomposition » qu'étouffent ses propres émanations viciées. Je précise : nous assistons à l'agonie du Romantisme (certains le croyaient mort, les naïfs!) Le Romantisme et toute sa descendance hybride. Ces pauvres rejetons réagirent plus d'une fois. Mais en vain, le cœur était touché! Quand au surréalisme, l'enfant chéri de Freud, que faire d'autre que de le prendre en pitié, seule attitude humaine en face de sa débilité congénitale! Car, convenons du fait, néanmoins toutes les professions de foi absolutiste de la part des surréalistes, leur mouvement n'atteindra jamais le but qu'il s'est proposé. Et cela faute de tremplin qui n'est autre que l'humain, valeur vitale, élément constructif indispensable, cette faculté obédientielle aux impulsions et suggestions du « moi » créateur. C'est vers lui que confluent au gré du hasard et de l'atavisme les fleuves tumultueux de nos aspirations et sentiments. Car leur mouvement se dérobe au contact de l'humain. Ces messieurs se révèlent psychologues en ce sens, que conscients du fait qu'au contact de l'humain leur édifice pantelant — amalgame de valeurs décrépites — s'effondrerait. Ce mouvement s'appuie sur un postulat factice — l'individualisme à rebours, ramassis de scories gidiennes, produits de l'étiolement de ce pastiche grotesque de l'individualisme nietzschéen — prototype de l'aristocratie de l'esprit.

Ce climat à la fois humain et surhumain — vrai domaine de l'évasion — leur serait impossible à supporter. Leurs esprits anémiques se consumeraient au premier contact des rayons introspectueux et purificateurs du « mécanisme » spirituel. De là, leur affection à croupir dans les cavernes des bas instincts, de la lâcheté, face à l'humain.

La création artistique engage tout l'homme — sa chair et son esprit. Aucune dissociation imaginable. Descartes s'amusait avec tout le cynisme d'un chirurgien machiavélique à prévoir les affres de l'écartellement de l'unité humaine. Que ne l'a-t-il expérimenté lui-même, le cabotin. Comme critère de sa valeur humaine et philosophique, sa dérobade à l'expérimentation en dit long! Nul doute que les surréalistes lui emboîtèrent le pas, eux, parricides du « moi » substrat éternel de la création artistique, substance médullaire de l'œuvre d'art! Ah! les athlètes mégalocéphales, bourrés d'appréhensions préconçues, semeurs d'ivraie!

Je m'en voudrais de leur servir une de ces mercuriales chères à Fromentin, c'est la cravache qui s'impose ici, le coup de massue. Leur dialectique rusée, et rompue au mensonge aurait vite fait de déformer le sens propre de pareil exhibitionisme critique! On arriverait à douter de la production artistique future en constatant les ravages exercés par ces cas de monomanie artistique.

C'est ici que réside le chancre, rongeant progressivement les fondements de la vraie notion de l'art!

Gageons sur la versatilité congénitale de certains d'entre eux — spécialement des surréalistes, et sur leur désintéressement jusqu'ici purement théorique. La brêche par où l'on débarqua les hétérodoxes me semble indiquée pour plus d'une escapade future. D'ailleurs, déjà l'air pur, une ambiance plus humaine sollicite certains d'entr'eux. J'avoue être impatient de lire leur journal de bord. Peut-être me diront-ils tout simplement : « Nous avons fait un beau voyage. »

Reste à voir ce que contiendra la cargaison!

Mais je vous promets de les mettre en quarantaine!

Alors se réalisera la prophétie de Nietszche : « Le poète, l'artiste — homme accompli — homme supérieur — peut- être surhomme aspirant à une sauvage liberté, choisira la solitude et la sévérité de la connaissance et découvrira la mission de son « moi ». Il atteindra à l'harmonie du Créateur, de l'amant et du connaisseur : Trinité, Unité ».

Edgard LEONARD.

TRAVAILLER...

choses vues par Constant Malva

Dans un vacarme étourdissant fait par le marteau-pic et le ventilateur à air comprimé, dans l'obscurité qu'un brouillard de poussière rend plus opaque encore, dans une chaleur de four, trois hommes se meuvent, trois hommes ahanent.

L'un arrache du charbon qu'un autre charge dans un charriot,le troisième façonne un bois à coups de hâche. La lueur rougeoyante des lampes se réflète sur leurs corps presque nus et tout ruisselants de sueur.

Celui qui frappe la veine s'arrête à tous moments et, à l'aide d'un metre en fer, il prend des dimensions.

— Regardez un peu si c'est bien la hauteur et le niveau de la bille, dit-il à un autre.

Et il présente son pic horizontalement.

— Hausser au mur! crie celui qui façonnait le bois.

— Faut encore frapper, alors. Viens me remplacer, il fait malsain ici : je n'en peux plus.

— Minute, le temps de prendre une chique, j'arrive!

Et il s'emplit la bouche de tabac.

Ainsi que chaque matin, ces hommes se sont retrouvés au travail terriblement fatigués.

Lentement, avec peine, ils enlevèrent leurs vêtements, ne conservant qu'un caleçon de bain, et ils chaussèrent des espadrilles toutes déformées et encore grasses des sueurs de la veille.

Ah! s'ils avaient pu se coucher, allonger leurs membres gourds et dormir.

Comme certains traîne-misère qui caressent l'espoir de trouver un portefeuille, l'un d'eux rêva tout haut :

— Il faudrait que le chef-porion vint nous dire : « J'ai un caprice : je vous défends de travailler aujourd'hui. Couchez-vous sur l'aire de la voie jusqu'au soir; vous aurez le même salaire ».

Un autre reprit en riant :

— Nous lui répondrions : « Ben, c'est entendu, nous ferons de notre mieux ».

Mais la réalité est tout autre; le boulot est là qui les attend. Ces pensées de paresse ne font qu'annihiler le peu qu'on a de courage.

— Allons, debout! a dit le plus vieux. Faut mordre dedans. Quand nous serons à la tâche d'un instant, cela ira mieux : il suffit de s'échauffer.

Alors, ils se sont redressés, ils ont but quelques gorgées de café et on pris une chique pour avoir du cœur.

Tout à coup le plus maigre des trois fut secoué par une quinte de toux. Et, entre deux crachats, il laissa échapper sa rancœur :

— Vie de chien! Régime de fainéants! Il me faut travailler à moitié mort tandis que d'autres pleins de santé n'ont qu'à se la couler douce!

Vivement la révolution! Pas demain, mais aujourd'hui!

Bon Dieu! Je marche avec une baïonnette au bout d'une perche, et le premier que je rencontre, je l'enfile comme un sauret.

... ...

« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ».

D'abord quelques gouttes ont perlé et ont roulé vers les yeux jusque dans leur bouche; en un rien de temps, leur caleçon a été trempé et leurs pieds se sont mis à nager dans leurs chaussures.

La fatigue les a quitté avec les premières gouttes; maintenant ils sont plus souples, plus agiles, plus forts. Seulement, ils boivent beaucoup et ne cessent de mâcher du tabac.

— Halte!

Le chef-porion et le directeur sont là.

— Bonjour!

— Bonjour!

A l'aide de leurs lampes, les nouveaux arrivés inspectent les lieux.

Ils frappent la roche à petits coups de leur léger marteau à pointe :

— Ça va, ça va, dit le directeur.

Parfois il fait une légère observation.

— Un peu plus de pied à vos bois.

Finalement il s'assied sur le tas de charbon.

— Ça va et ça ne va pas : le travail est bien présenté, le boisage est bon, seulement il n'y a pas assez d'avancement.

— Nous ne saurions en faire davantage, dit un homme. Voyez, nous sommes tout trempés.

— Oui... je vois bien... Mais, avouez-le vous-même : deux mètres en vingt-quatre heures, ce n'est pas suffisant.

— Nous avons des inconvénients. Le charbon est sauvage : ici on ne sait l'arracher, là il vient tout seul et nous devons le retenir avec des fascines en prenant beaucoup de précautions.

— Oui... oui...

— Hier, il s'est fait une poussée de gaz et nous fûmes obligés de fuir.

— Hum!... En tout cas, faites votre possible, mais ne vous laissez pas prendre. Vous avez encore dix mètres à pousser, puis nous vous donnerons un meilleur travail.

Et se tournant vers le chef-porion :

— A propos, Dubois, qu'allons-nous faire de ces lascars?

— Mettons-les chômeurs, répond l'autre en plaisantant.

— Non, non, il y en a déjà trop sans eux, puis ce sont de vaillants bougres.

Frappant sur le dos de l'ouvrier le plus proche :

— Peu de graisse mais du nerf, hein, fieu!

L'homme sourit.

— Bon, travaillez, montrez que vous êtes toujours les hommes de l'équipe X...

Le deux supérieurs se levèrent et partirent.

Les ouvriers reprirent leurs outils. Quelque temps après ils s'arrêtèrent. Et l'un d'eux s'étant assuré si les chefs étaient assez éloignés, dit ainsi :

— Pas vache, le directeur. C'est un vieux, il comprend. Il ne ressemble pas à l'ingénieur qui gueule toujours et n'est jamais satisfait de quoi que ce soit.

— Bah, ils sont comme nous bons et mauvais : c'est le régime qui les rend injustes.

Quand le socialisme sera établi dans le monde, quand les ouvriers ne seront plus des choses mais des hommes, les chefs nous traiteront comme on doit traiter des hommes, et le travail deviendra presque un plaisir.

— C'est vrai, dit le plus jeune qui n'avait pas encore soufflé mot. Moi, pour un type comme le directeur, je me « découennerais ».

Et, montrant l'exemple, il se remit vaillamment à la tâche.

Constant MALVA.

A la Maison du Livre Belge
12, Rue des Colonies, 12

Lisez :

CHARLES PLISNIER
Fertilité du désert
POÈMES
Editions Labor 10 fr.

LIBRAIRIE
NOS LOISIRS
RUE DE L'HOPITAL, 26, BRUXELLES
Chèques postaux : 185.186 J. Mairlot, Bruxelles

SPÉCIALITÉS :
Ouvrages sur la sexologie
Revues nudistes
Littératurs antireligieuse

Renseignements sur demande

L'ABONNEMENT A CE JOURNAL EST DE 34 FRANCS JUSQU'A FIN 1933.
C. CH. P. 28.83.74

Courrier

des lettres et des arts

OOO Le gouvernement français vient de conférer au titre littéraire la croix de chevalier de la Légion d'honneur à notre ami et collaborateur Franz Hellens. Ce qui ne doit rien enlever au prix que nous attachons à son œuvre.

OOO *Henri Guilbeaux au « Journal des Poètes ».*

Mardi dernier, *Les Amis du Journal des Poètes* recevaient Henri Guilbeaux. Ce fut une séance de chaude sympathie. Le héros ne put répondre que par gestes. Le délégué de la Sûreté avait l'air si malheureux! Serait-il poète à ses heures ou simplement dégoûté des missions qu'on lui confie depuis quelques mois?

OOO *Le prix populiste.*

L'Intransigeant écrit que les membres du jury populiste s'accorderaient pour attribuer leur prix au roman : *Folle qui s'ennuie*, de Robert Vivier.

OOO Une nouvelle revue belge *Lire* dont nous ne connaissons pas davantage le programme, vient de créer un prix littéraire pour moins de trente ans auteurs d'un conte inédit d'inspiration *régionaliste*. Elle encouragera de prix de 1000, 500, 300 et 200 francs une fâcheuse tendance à ne pas vouloir faire l'Europe chère à M. Benda.

OOO Paul Dewalhens vient de faire paraître un recueil de poèmes : *Le vent dans les voiles.*

OOO *Les Nouvelles Littéraires, en Belgique*, nous comblent. Au programme du 11 mars : H. Davignon et Ch. Bernard. Merci quand même pour la lettre de Ch. Van Lerberghe. Les portraits de C. Lemonnier, I. Gilkin et A. Giraud nous ont fait plaisir. Plus on les revoit... Des fleurs à C. Mellon ,à F. Ansel, des félicitations à Valère Gille, commandeur de la Légion d'honneur. Et quelques notes bien effacées de G. Pulings.

Que l'on tue bien vite cette malencontreuse *littérature belge!* Réellement, n'écririons-nous pas en français?

OOO Le nº 14 du *Journal des Poètes* publie des documents intéressants sur la poésie d'Amérique : poètes indiens, poètes blancs, poètes noirs.

OOO *Visages du Monde* consacre son numéro de mars au vieux Paris. Il faut lire dans cette revue l'article de Georges Pillement sur *les vieux hôtels du Marais.* Plaidoyer pour *ces magnifiques hôtels du XVIIe siècle qui ont constitué la plus belle parure de Paris*, Comme chaque fois, le numéro est admirablement illustré.

OOO On annonce que Panaït Istrati se meurt de tuberculose. Il continue cependant de travailler à ses dernières œuvres au monastère Neanitz, dans les Karpathes moldaves.

OOO L'écrivain anglais, M. T. Earle Welby, à qui l'on doit une *Histoire populaire de la poésie anglaise*, vient de mourir à l'âge de 52 ans.

OOO *Un monument à Baudelaire.*

Dans l'un des derniers numéros de *Beaux-Arts*, chronique des arts et de la curiosité, M. A. Rousseaux suggérait d'ériger à la mémoire de Baudelaire, le célèbre squelette sculpté par Ligier-Richier pour le tombeau de René de Châlon, à Bar-le-Duc.

M. Pierre Lesage a répondu dans le même périodique en demandant à A. Rousseaux s'il croit que Baudelaire tient tout entier dans les évocations de *Charogne infâme* dont frémissent les demoiselles des pensionnats.

OOO Benjamin Crémieux parle de Georges Duhamel dans *Marianne*. Après avoir évoqué les aspects essentiels de l'œuvre de Duhamel, il annonce qu'avec *Le Notaire du Havre* commence une nouvelle étape.

Cette plongée au puits de l'enfance, écrit-il, est le début et l'assise semble-t-il, d'une œuvre vaste et largement peuplée, où l'homme de cinquante ans rassemblera, totalisera son expérience.

OOO Le *Berliner Tageblatt* va publier en feuilleton *Le voyage au bout de la nuit*, de L.-F. Céline.

OOO Dans *Marianne* un conte de Montherlant : *La petite fille arabe.* Un reportage amoureux qui troublera peut-être les moins de quinze ans.

OOO *Anniversaire.*

Hier, 28 mars, il y a 450 ans exactement, naissait dans la petite ville italienne d'Urbino le génial Raphaël.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.

HOMMES D'AFFAIRES!
votre prospection sera augmentée de 80 o/o si vous confiez l'exécution de vos lettres-circulaires à
Copies Royal
2, Rue Chair-et-Pain. Gd'Place Bruxelles Tél. 11.45.01
Ses lettres circulaires au duplicateur sont, en effet, la fidèle reproduction des originaux à la machine à écrire

UN POÈME

A QUI PERD GAGNE

A qui perd gagne
Comme au jour de ta naissance
A qui perd gagne comme à l'heure de ta mort
Le plus tôt sera le mieux

A qui perd gagne les étoiles médiocres des nuits de la terre
Contre les charbons ardents qui brûlent les doigts des anges
Contre les paroles que l'on arrachera de ta poitrine avec le cœur [ridicule de ta vie animale
A qui perd gagne les petites plaintes de la jeune femme de 1933
Contre la bouche silencieuse de la nuit
Contre la terre et ses racines par millions
A qui perd gagne les poèmes roucoulants
Contre le vent qui tord les nébuleuses hurlantes
A qui perd gagne le château de cartes de ta pensée
Où règne le signe cœur qui est le prête-nom de tes génitoires
Contre la pyramide inébranlable de la parfaite Sagesse
A qui perd gagne le rossignol des lunes de miel
Contre le phœnix procédant à sa toilette de sublime suicidé
A qui perd gagne les souscriptions des quatre cents quatre vingt [dix neuf lecteurs des poèmes dit d'avant-garde
Contre les perles sans prix inconnues des astronomes dont se [parent les élégantes d'Arcturu
A qui perd gagne la France bergère sentimentale d'un troupeau de [mitrailleuses
Contre la céleste armée qui veille palme à l'épaule à l'équilibre du [monde
A qui perd gagne les fleurs du citoyen Paul Boncour
Contre Saint-Jean Bouche d'or contre les champs d'anemones [invisibles à l'œil nu
A qui perd gagne les lois de la psychanalyse
Contre les astres patients et qui s'attirent toujours sans penser à [copuler
A qui perd gagne la partie socialiste les barrages du Dniester et [l'effort surhumain du Plan quinquennal
Contre la belle statistique des mérites et des peines et le parfait [Soviet de la vraie Jérusalem
A qui perd gagne mon chien et votre chat bleu de Perse
Contre la bête de l'apocalypse et le roquet de Saint-Roch
A qui perd gagne la piscine du Lido
Contre la mer de cristal qui est aux pieds de l'Agneau
A qui perd gagne Jean Ballard et les Cahiers du Sud
Contre Jean l'Evangéliste et le livre aux sept sceaux
A qui perd gagne Léon Gabriel Gros et ses poèmes de petit bour- [geois atteint en amour du complexe d'infériorité
Contre son ange gardien qui patiemment sans colère prépare dans [l'arc en ciel les langes de sa naissance
Contre celui qui attend cet égaré sur la terre
Cet être qui jette aux porcs ses frères en charité
Les perles de ses poèmes dont les porcs ne veulent pas.

Léon-Gabriel GROS

VIENT DE PARAITRE

Poésie

R. A. MARECHAL. — *Après boire...* (Ed Rues et Visages, Liége).

Lorsqu'on n'a pas l'estomac solide, après boire, l'on vomit. On ne le fait généralement pas en public. S'il avait compris cela, R.-A. Maréchal nous aurait épargné la lecture d'un recueil où l'on trouve :

J'évolue suivant la détumescence des esprits
Je rôde, je pleure, je jouis.

et le récit banal d'aventures avec de petites amies.

■■■

Léon KOENIG. — *L'Herbier.* (Ed. Anthologie, Liége).

On ne peut que conseiller à ce jeune poète de donner un corps plus compact et plus valable à ses rêveries et attendre la réalisation de promesses données par ceci qui est charmant :

La voix douce, dans mon cœur,
la voix, sourde et obstinée,
remonte sous ma peau et parle
la voix de l'amour sans ailes.

■■■

Jean GYSELINX. — *Le cœur inapaise.*

Une plaquette de plus sur les émois romantiques d'un monsieur sensible.

■■■

J. J. van DOOREN. — *Les murs blanchis à la chaux.* (Ed. L'Eglantine).

Avec beaucoup de sincérité et un ton qui n'est pas exempt de noblesse, J. J. van Dooren nous conte des journées passées à l'hôpital, pendant la guerre. Ses poèmes cotoient à tout instant le prosaïsme; plus exactement, s'en tiennent là. Ce qui est un domaine fort peu propice à la naissance de la poésie. Mais l'homme qui apparaît derrière ces poèmes est bien sympathique. G. A.

Romans

France ADINE. — *La Madone aux Chérubins.* (La Renaissance du Livre, Bruxelles).

Trois nouvelles pleines de charme, de goût et de sobriété. Mme France Adine y montre une autre face de son talent divers. Alors que dans *Le Royaume de Saül* elle avait décrit avec sûreté la psychologie passionnelle d'une grande amoureuse, dans la *Madone aux Chérubins*, elle peint avec la netteté d'un miniaturiste trois caractères — une jeune femme, une adolescente, une jeune fille — dont les traits communs sont la véracité et l'humanité.

Ce triptyque offre à nos regards charmés des tableaux de la vie dans les Flandres (Bruges-Ypres-Nieuport) au début du XVIe siècle. L'Espagnol domine le pays. Quels sont les rapports des populations soumises avec leurs maîtres?

Mme France Adine, par le moyen d'une imagerie naïve un peu, nous fait sentir comment purent s'opérer la fusion du Nord et du Sud, l'accordance du calme flamand et de la vivacité méridionale.

On se plaît à signaler de Mme Adine le style pur, net, sans bavure. Et elle a su donner à ses dialogues un soupçon d'archaïsme qui nous plonge sans effort dans l'atmosphère des anciens contes français.

■■■

J. LE COUDRIER. — *Irène.* (La Renaissance du Livre, Bruxelles.)

Voici bien le plus curieux livre de psychologie amoureuse qu'il nous fut donné de lire depuis longtemps. Comme le dit fort bien le « prière d'insérer », *Irène*, c'est « le destin momentané d'une femme et de deux hommes, sans rien toutefois du triangle classique ». Livre impossible à raconter, parce qu'il est tout entier en notations courtes, en analyse intérieure, en visions estompées. Des sentiments réels des quatre personnages, rien n'est raconté et tout est suggéré, progressivement et sûrement. Œuvre dense, riche et subtile à la fois, œuvre à relire souvent pour en goûter la moelle amère et fluide.

Irène est suivi d'un conte : *passage d'Ahasvérus* dont le caractère d'irréel et de bizarre ne le cède en rien au roman. M. Cordier écrit très bien dans une langue sûre et nette que des mots choisis et des tournures rares ne déparent jamais.

Henri DUVALLON.

Histoire

Luigi SUALI, professeur à l'Université de Pavie. — *L'Illuminé* (La légende du Bouddah). — Traduction française de P.-E. Dumon. (Paris, Denël et Steele.)

Partant des textes sanscrits et pâlis, que sa carière d'indianiste lui a permis d'étudier durant de longues années, M. Luigi Suali a recomposé l'histoire du Bouddha en la débarrassant des longueurs et des redites qui encombrent les textes originaux.

Soyons-en heureux et reconnaissants. Cette légende est riche d'enseignements, de philosophie sereine. Ecrite dans une langue pure et poétique, elle se déroule devant notre esprit émerveillé comme une ample fresque où se retrouve l'histoire des grands prophètes. Nombreux sont les points communs de la légende et de la doctrine du Bouddha et du Christ.

Et au milieu de l'agitation forcenée de l'époque où nous vivons, le livre de M. L. Suacli apporte quelques heures de calme rêverie et d'aisante sécurité. H. D.

Aux Editions de l'"Eglantine"

Le dernier livre d'EMILE VANDERVELDE

L'Alternative

Capitalisme d'état ou socialisme démocratique

L'Eglantine, 6; rue Lambert Crickx

Un vol. 25 francs (C. Ch. P. 99093)

LE THÉATRE

AU PARC
LE FAUTEUIL 47

On connaît le théâtre de Louis Verneuil. Il est amusant, facile, sans prétention. Il plaît par es situations invraisemblables, ses personnages inconsistants et cet esprit optimiste qui l'anime. Il ne satisfait ni le cœur ni l'intelligence, mais il amuse et dispense de penser. Le grand public n'en demande pas davantage.

Louis Verneuil est un homme de théâtre prodigieusement habile. Il connaît à fond son métier et possède l'art de plaire à la majorité des spectateurs. C'est ce qu'il est convenu d'appeler un amuseur professionnel. Il fait recette, et par ces temps de crise, la chose vaut d'être signalée.

Dans *Le Fauteuil 47* on retrouve ses personnages favoris : le mari, la femme, l'amant, la maîtresse. Mais point de drame autour de cela, rassurez-vous. L'amour est une rigolade. Le mariage aussi. Le mari et l'amant s'entendent à merveille, se tapent sur le ventre et n'ont d'autre souci que de plaire à celle qui les unit. Il y a aussi là-dedans un petit jeune homme qui ne sait plus très bien s'il aime la mère ou la jeune fille, mais cela n'a pas d'importance, vous pensez bien. Tout se termine le mieux du monde comme dans toute comédie-vaudeville qui se respecte.

La pièce a obtenu au Parc un franc succès qui était dû surtout à son admirable interprétation. Marcelle Praince est une comédienne intelligente dont le naturel et la vivacité d'esprit donnent aux rôles qu'elle interprète une valeur supplémentaire. Dolly Davis, vedette de cinéma, est jolie et joue gentiment. On a revu avec plaisir Armontel, jeune premier sympathique, Demorange, un baron plein de distinction, Mathis, professeur de gymnastique bourru, ainsi que Auzat, Jannin, Mondollot et Annie Cariel, excellente en habilleuse romanesque.

AUX GALERIES
TROIS POUR CENT

Voici une pièce aussi peu théâtre que possible et dont l'intérêt pourtant ne faiblit pas un seul instant. Rien là-dedans qui soit follement amusant ou exagérément dramatique. Mais une simplicité dans le dialogue, une discrétion de touche, une vérité dans l'observation de gens paisibles et bons, une *humanité* pour tout dire en un mot, qui étonnent au théâtre où souvent dominent l'artifice et le conventionnel.

Roger Ferdinand nous donne-là une étude honnête, scrupuleuse, d'une famille de petits bourgeois de province. Toute l'action, très ténue d'ailleurs, se concentre autour de quatre personnages si simplement, si fortement unis par les liens familiaux. Il y a quelque chose d'émouvant dans l'affection que se vouent ces deux vieux, qui pourtant se chicanent et font leurs petites réflexions. On aime le sérieux et la gravité de ce grand fils résolu et sensible. On aime aussi la discrétion, la douceur de cette jeune fille qui s'efface devant son frère, même dans l'affection de ses parents. Petites vies simples, tranquilles, non sans soucis pourtant. Braves gens paisibles pour lesquels un court voyage en chemin de fer est tout un bouleversement, qui ne sont à l'aise que dans leur maison, parmi les meubles et les portraits de famille. On ne pouvait avec plus de délicatesse et d'émotion évoquer un milieu.

Un décor très réussi, représentant un intérieur provincial, cossu et vieillot, ajoute à l'atmosphère créée par l'auteur et nous fait oublier qu'on est au théâtre.

Signoret, malgré quelques tics regrettables, Claire Gérard, Vandéric et Linirys composent une famille d'une vérité saisissante. Ludy Samby passe au milieu d'eux, belle et indifférente, causant un petit drame vite oublié.

Marcel DEHAYE.

La semaine musicale

A la Monnaie

Pâtris et les Trois Divines, le ballet de MM. Poot et Teirlinck, tranche par sa vitalité sur la banalité du répertoire lyrique habituel. Le choix de la Monnaie a été particulièrement heureux tant au point de vue de la présentation que de l'œuvre elle-même. Cette transposition très fantaisiste dans le monde moderne et dans le style du music-hall d'un thème ancien, n'est pas sans analogie avec la tentative que firent autrefois Satie et Picasso dans *Mercure*.

Pâris et les Trois Divines nous montre dans un bar un Pâris fêtard et noctambule, très indécis entre trois jolies femmes qui dansent, l'une un menuet, la deuxième un valse, la troisième une rumba. La musique de M. Marcel Poot est vivante, parfaitement construite et extrêmement souple; l'orchestration en est très colorée. Particulièrement propre à la danse par la précision et la netteté de son rythme, la partition fourmille d'ailleurs de détails savoureux qui donnent à l'ensemble un relief singulier. Il s'en dégage une impression de solidité et d'originalité.

La décoration et les costumes de M. Denis Martin sont très réussis bien qu'un peu fignolés; la plupart des menus détails se perdent dans le cadre d'une grande scène.

L'œuvre fut particulièrement bien interprétée par Mmes d'Astra, Bella Darms, Mertens et Coeck, MM. de Ghistelles, Koegiers et M. Piraux qui s'avère un danseur excellent. M. Bastin conduisit la partition avec sûreté et chaleur.

Les concerts

La direction de M. Ledent accuse des qualite. de précision et d'autorité. Il a conduit avec goût et esprit la *Suite n. 1* et l'agréable *Cantade du Café*, de Bach, ainsi qu'une gracieuse *Symphonie*, de Haydn.

M. Levitsky est un brillant virtuose, mais pourquoi compose-t-il des œuvres qui ressemblent à s'y méprendre à du Chopin?

Les voix de MM. Anspach, De Groote, Mazy et Weynandt s'équilibrent harmonieusement. Le récital donné par ce quatour vocal se caractérise par une mise au point parfaite, une interprétation intelligente et un programme d'une agréable diversité.

M. Francis de Bourguignon vient d'exécuter avec clarté et élégance des œuvres pianistiques de Chopin et de Saint-Saëns ainsi qu'une *Fête populaire* de sa composition. Une autre œuvre de ce compositeur — les *Esquisses Sud-Américaines* qui comprennent un tango d'une belle allure —, vient d'être dirigée avec succès par M. René Batthon.

Yamekraw présenté au Club de l'Ecran, est l'œuvre du compositeur nègre James-P. Johson. La partition qui contient de très curieux soli de piano, est traitée avec force et sobriété. Toutefois, elle n'a pas l'originalité foncière de *Black and Tan*, de Duke Ellington.

* * *

La grande personnalité de Beethoven domine les concerts. L'ensemble de son œuvre fait valoir la diversité et la richesse de son inspiration. Sous la direction fidèle de M. Erich Kleiber, la *Pastorale* retrouve sa fraîcheur. On oublie le coucou, la caille, le ruisseau, l'orage et les bergers pour n'écouter que la confidence attendrie. La *Troisième Symphonie* que Beethoven aimait entre toutes, reste une de ses plus belles œuvres, frémissante de ce caractère de force, qui est l'apanage du génie de Beethoven.

La *Quatrième Symphonie* est rarement jouée; elle palpite cependant d'allégresse sonore. Si l'Allegro est vivacité et grâce ailée, l'adagio est ponctué d'accords et de sonorités où l'on sent frémir la grande âme inquiète du compositeur. L'allégresse de cette symphonie naît d'un état d'équilibre heureux et de la joie de l'auteur à prendre connaissance de sa force dans une création aisée. Cette œuvre, intimement musicale, se prête plus difficilement que les autres symphonies au jeu des commentaires : aussi a-t-elle été injustement négligée au profit de la *Cinquième* que M. Kleiber a nettoyé de tout ce qu'on ajoute habituellement de superfétatoire dans son interprétation. Sans avoir recours à aucun artifice, il en a donné une magistrale exécution.

Plus encore que les symphonies, les quatuors contiennent la moelle de la pensée de Beethoven. Leur composition échelonnée, reflète les trois grandes étapes parcourues par l'auteur. Les six premiers quatuors d'un parfait équilibre, continuent en l'élargissant la tradition de Mozart et de Haydn. Les cinq suivants trahissent un Beethoven tourmenté par l'angoissant problème de la forme et du fond, et se livrant à sa passion du développement et n'abandonnant un thème qu'après avoir épuisé toutes les combinaisons possibles. Les cinq derniers quatuors écrits par Beethoven à la fin de sa vie, apportent une solution nouvelle au problème du style. Renonçant aux développements excessifs, le compositeur se limite à l'essentiel et renouvelle son écriture sans souci des audaces et des duretés harmoniques, au grand effroi des musicastres. Plus encore que la *Neuvième Symphonie*, la *Grande fugue op. 133* et les derniers quatuors, où la pensée et la forme s'unissent en un tout parfait, sont le véritable testament musical de Beethoven. Lui qui montra au cours de sa carrière un amour immodéré pour l'accord parfait et pour les périodes carrées, s'adonne alors à une savoureuse polyphonie dépassant la tyrannie du « majeur-mineur » et ouvrant ainsi une voie qui conduit logiquement à la polytonalité et à l'atonalité.

L'interprétation de MM. Onnou, Halleux, Prevost et Maas (Quatuor Pro Arte) est une merveille d'équilibre et de compréhension musicale. Chaque quatuor est joué dans son esprit et l'exécution de la *Grande fugue* comme celle des derniers quatuors atteint à la perfection.

* * *

L'Orchestre Symphonique Populaire dirigé par M. Toussaint de Sutter, a donné une belle version de *Mort et Transfiguration*, de Richard Strauss. Cette œuvre est l'un des meilleurs poèmes symphoniques de Strauss; parfaitement équilibrée et d'une inspiration d'une qualité assez rare chez son auteur, on y sent moins que dans les autres le stuc au lieu du marbre. Mme Isa Carli, cantatrice douée d'un aigu peu commun, a chanté avec aisance l'air tout hérissé de difficultés de la *Norma* et l'air de Salud de la *Vie brève*, de De Falla. M. Laurent Halleux, du quatuor Pro Arte, a interprété avec finesse et un goût très sûr, le *Concerto* pour violon de Beethoven.

Aux Nouveaux Concerts d'Anvers, M. Louis de Vocht a dirigé avec son extraodrinaire maîtrise un concert consacré à ses œuvres. On remarqua tout spécialement une *Symphonie* pour chœurs et orchestre d'un très beau style et d'une grande unité de pensée; des transcriptions musicales pleines de fraîcheur et de délicatesse de fables d'Esope adaptées par le poète Willem Gyssels, — et enfin des chœurs a cappella *(Les Fleurs, la Source, l'Echo)* que la chorale Cœcilia interpréta parfaitement.

J. WETERINGS.

LE CINEMA

REVUE DES FILMS

L'Homme à l'Hispano (Agora).

Un de ces conflits odieux entre l'amour et l'argent : pour ne pas avouer à sa maîtresse riche qu'il est sans le sou, un homme se tue. On saurait difficilement pousser plus loin l'aberration.

Le public, lui, marche, comme à l'ordinaire (il en a bien vu d'autres).

Jean Epstein, le metteur en scène, tente de s'en tirer en usant de toutes les ficelles techniques mises en honneur par un certain cinéma dit d'avant-garde. Ce qui farcit son film de passages inutiles, mornes et sans raison d'être. Dans les rôles principaux, Jean Murat, toujours aphone et sans talent, et Marie Bell, semblable à elle-même. Charles Grossmith, bien que visiblement appliqué, est supportablement insupportable.

Prenez garde à la peinture (Ambassador).

Une innocente satire du monde de la peinture. Avé l'assent, pour faire comme tout le monde. Cela sent son tnéâtre à plein nez.

Aquistapace, singeant Raimu sans l'égaler, est entouré (plutôt mal) de Simone Simon, Milly Mathus, Renée Denusy, etc.

La vie à dix-huit ans (Carrefour).

Il paraît donc que l'adolescence — sujet artistique n'a pas fini de tenter les esthètes en mal de nouveauté.

Ce film, qui en vaut bien un autre, venant après *Boycott*, dont vraisemblablement il s'inspire, *Huit jeunes filles en bâteau*, *Jeunes filles en uniform* avant tout et surtout, ne saurait nous faire oublier celui-ci, le premier en date, le plus grand.

Moins à l'aise que leurs consœurs, les jeunes gens du film de S. Innemann font de louables efforts pour atteindre à un naturel qui leur échappe parfois.

La technique de *Pred Maturistou* (titre tchèque de la *Vie à 18 ans*, signifiant *Avant les examens)* est heureuse, parfois trop essentiellement photographique.

De l'air, de la lumière (ce qui nous vaut hélas! quelques chromos), un dialogue tchèque d'une agréable musicalité.

G. D.

METROPOLE
Le palais du cinéma

Vendredi :
Le film dont toute la critique française à parlé
Je suis un Evadé
Réalisation de Mervyn le Roy
avec
l'inoubliable PAUL MUNI
de " Scarface „
UN SPECTACLE SENSATIONNEL !...

LE CARREFOUR
5, Place Madou, Bruxelles
Dernière semaine de
La vie à 18 ans
En première partie :
2 films de Jazz
de
Duke Ellington et Jimmy Johnson
Bientôt :
Pichler Banquier
Places depuis 4 francs

Club de l'Ecran
63, Avenue du Parc
Le Cercle Universitaire
LE LIBRE EXAMEN
et le
CLUB DE L'ÉCRAN
organisent le mardi 4 avril, à 20 h. 15, au **Ciné Casino**, chaussée de Louvain, 38 (place Madou), une Conférence de
Herman Teirlinck
sur **L'Evolution du Cinéma.**
On projettera ensuite :
VISION DE LOURDES
de Ch. Dekeukeleire (version inédite).
AU PAYS DES FÉES
de W. Disney, dessin animé en couleurs, et
LA PETITE LISE
de Jean Grémillon.
Entrée : 10 francs.
Membres des deux associations :
5 francs.

STUDIO
Palais des Beaux-Arts
23, rue Ravenstein
VENDREDI :
Les treize malles de Monsieur O. F.
Un film du réalisateur russe Granowski
Spectacle permanent tous les jours à partir de 2 h. 30. Dernière séance à 9 h. 15. Prix ordinaires des places.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

Un entretien avec Gaston-Denys Périer

« Je suis plutôt un curieux qu'un homme de lettres », nous dira, au cours de notre entretien, M. Gaston-Denys Périer; toutefois, cette curiosité même, curiosité devant la vie dans ses multiples aspects comme devant sa propre personnalité, n'est-elle pas un des plus clairs indices désignant l'écrivain? C'est elle, sans doute, qui poussa M. Périer à prospecter un domaine singulièrement riche mais négligé par nos écrivains: la terre congolaise avec ses peuplades parfois si intensément artistes. « L'art et la littérature, a écrit M. Périer, sont les parents pauvres en matière de colonisation. Peut-être parce que ni l'un ni l'autre ne se peuvent mettre en société anonyme.»

C'est à la défense de ces parents pauvres dans le cadre colonial que l'écrivain devait consacrer plusieurs ouvrages : *Moukanda, Curiosités congolaises, Nègreries, la Colonisation pittoresque,* préparer les numeros spéciaux de la *Nervie* sur *l'Art nègre,* puis sur le *Congo interprété par les artistes,* ouvrir dans la *Renaissance d'Occident* une enquête sur les arts indigènes dans notre colonie, résumant ainsi d'innombrables recherches qui facilitèrent bien souvent la compréhension de l'âme noire.

En même temps que ces œuvres de littérature coloniale, M. Périer publia aussi des contes et des essais : *Proses à Gilles Luijck, Les contes, ce sont les autres, Affiches à l'aubette,* où, dans un style imagé et subtil, l'auteur réunit diverses considérations inspirées par des événements quotidiens et notamment quelques curieux portraits d'écrivains, choisis surtout parmi les collaborateurs du *Thyrse* auquel M. Périer collabore depuis de nombreuses années :

— Je n'ai pas participé à la création du *Thyrse,* nous dit-il, toutefois, je suis arrivé tout au début, alors que Léopold Rosy, Pol Stiévenart, Charles Viane, Julien Roman et Emile Lejeune venaient de fonder la revue. Il y aura bientôt trente-cinq ans de cela! Certes, alors, nous ne supposions pas que cette petite revue allait connaître une aussi longue existence. Nous ne songions guère à former un cénacle littéraire, nos rencontres étaient plutôt des réunions d'amis... Je devais y rencontrer, outre les fondateurs du *Thyrse,* Léon Wéry, esthéticien talentueux et écrivain de premier ordre, Albert d'Ailez, Guillaume Vandekerckove, Gaston Heux, M. Gauchez et bien d'autres. C'était un milieu très vivant. L. Rosy fut d'ailleurs un administrateur admirable, d'une activité inlassable et à qui, me semble-t-il, on ne rend pas assez justice. Il a tout de même réuni pendant ces trente dernières années des équipes dans lesquelles se manifestent de beaux talents. Tous les jeunes écrivains d'ici ne se sont-ils pas exercés au *Thyrse?*

Mais l'une des personnalités les plus curieuses, les plus marquantes et aussi les plus connues du groupe fut certainement André Baillon. C'est, en effet, dans le *Thyrse* du 15 décembre 1899 qu'André Baillon publia sa première page : « La complaint du fol », une sorte de poème en prose d'une forme précieuse. Elle n'annonce pas encor l'auteur concis de *Moi quelque part,* mais récèle déjà la substance quelque peu satanique de ses œuvres principales. Baillon, qui devait révéler le dialogue intérieur bien avant d'autres, débutait alors par des contes dont quelques-uns à la manière de Flaubert mais où cependant on découvrait des hardiesses, un certain érotisme douloureux qui allait s'exprimer étrangement dans ses prochains livres et qui depuis lors est apparu chez tant d'écrivains, notamment en Angleterre. Il précédait Lawrence...

J'ai été lié intimement avec Baillon. C'était une nature d'une discrétion extraordinaire. De ses affections, il ne disait pas grand-chose. Il ne voulait non plus par des confidences engager personne, aussi y avait-il constamment chez lui une certaine retenue qui le faisait paraître un peu distant. Il réservait ses secrètes pensées pour ses romans... Je l'ai connu durant une période assez tourmentée de son existence : quand il habitait Forest. Il s'était installé à l'étage d'un petit estaminet devant le cimetière et, tous les matins, nous nous rendions ensemble à Bruxelles. Il était alors employé chez un charbonnier auquel il avait confié une partie de ses économies que celui-ci s'empressa d'ailleurs de dilapider! De cette époque date le vrai Baillon dont les idées réagissaient contre l'éducation bourgeoise — car enfin, il appartenait à une famille de grands bourgeois! — donc sa réaction s'exerçait contre le milieu dans lequel il avait vécu et aussi contre l'hypocrisie sociale qu'il découvrait chaque jour... Croyez-moi, c'est une figure très courageuse dans notre littérature. Je la revois constamment dans ce surprenant village de Forest où mes parents vinrent s'établir dès 1881.

Forest, on l'ignore trop souvent, est une partie très particulière du Brabant. Durant le jour, ses aspects sont doux et clairs, mais, au crépuscule, les hauteurs s'enveloppent d'une sorte de mystère : on songe à des paysages de Barbey d'Aurevilly... Cette atmosphère convenait fort bien à Baillon lequel — faut-il le rappeler? — fut un être à la fois passionné et profondément mystique. Ne devait-il pas songer plus tard à entrer à la Trappe. A ce moment, il s'était d'ailleurs débarrassé de toute sa bibliothèque et l'on peut dire que par la suite il s'est éloigné des modèles littéraires, adoptant une langue, langue qui est bien d'ici et qui devait contribuer à assurer l'originalité de ses livres. Ne l'oublions pas : nous avons un langage à nous, comme toutes les provinces françaises et nous ne devons pas craindre de l'employer. Il nous faut avant tout être nous-mêmes. Nous ne devons pas suivre ni copier les écrivains français et, somme toute, l'intérêt que peut avoir notre littérature c'est d'avoir des écrivains qui ont chanté notre terre. Croyez-le bien, je suis pour le plus large internationalisme littéraire, toutefois, sans auteurs régionaux, le monde manquerait souvent d'auteurs originaux et nous irions droit vers une « américanisation » des lettres.

Cette question de la langue et de notre autonomie littéraire m'a du reste toujours préoccupé et j'ai eu maintes fois l'occasion d'en parler à Stuart Merril qui, Américain écrivant en français, utilisait, lui aussi, une langue d'emprunt. « Cette nostalgie imprègne tout de même mes poèmes français où j'ai transposé mes rêves à travers des images de mon pays natal », me confiait-il...

— *C'est aussi à Forest que vous avez rencontré Merril?*

— Oui. Il avait épousé la sœur du peintre et ciseleur Lucien Rion lequel, artiste talentueux dont on ne parle pas assez, s'était perfectionné dans son métier auprès de l'émailleur et portraitiste Point, à Marlotte où fréquentaient Elémir Bourges, Merrill et d'autres...

Merrill se plaisait beaucoup à Forest et dans plusieurs de ses poèmes on trouve, si pas une évocation directe de Forest, tout au moins l'atmosphère de cette commune charmante — vert et jaune, pourrait-on dire, sablonnières et verdure. — Il y avait dans la maison des Rion, avenue Kersbeek, une ambiance très accueillante. Merril y apportait des nouvelles du symbolisme français.

— *Cette atmosphère devait être particulièrement chère au jeune écrivain que vous étiez?*

—Je suis plutôt un curieux qu'un homme de lettres. Je m'intéresse à plus d'une littérature, j'aime celle de mes compatriotes et j'aime les voyages. Mon père m'envoya durant trois ans en Allemagne, à Offenbach sur le Mein, près de Francfort. Cet Offenbach avait été industrialisé par des Huguenots français et wallons, aussi formait-il dans la Hesse un coin spirituel. Les spécialités industrielles étaient françaises; on y fabriquait des portefeuilles, de menus bibelots, enfin... les articles de Paris. J'habitais rue des Français et comme Belge, on me confondait avec les Français... Cette bourgade était encore impressionnante à d'autres titres. N'était-ce pas là que Gœthe avait rencontré Lili Schönemann, elle aussi d'origine française. Aux environs d'Offenbach existait du reste une guinguette qui rappelait cette rencontre, la « Gœthe Mühle », ou les jeunes gens venaient le dimanche!... Ces temps sont loin! J'ai toujours conservé un souvenir reconnaissant à ceux qui m'accueillirent là-bas. En outre, dans la petite cité hessoise, j'ai fréquenté des Français du Midi, des Espagnols, des Anglais, un Suisse et un Italien. Je me liai surtout avec ce dernier, très lettré, qui nous récitait du Léopardi par cœur, et avec lequel je suis toujours resté en rapports; ce qui m'a attiré vers l'Italie. Mes voyages ont toujours renforcé

(N° 149.) — 4e ANNEE. — N° 13. UN FRANC MERCREDI 29 MARS 1933.

le ROUGE et le NOIR

A la Tribune libre, mercredi dernier

Henri Guilbeaux parle par procuration

Ce fut une curieuse soirée que celle-ci où, pour la première fois sans doute à cette tribune, l'orateur principal qui devait ouvrir le débat et en avait choisi lui-même le titre : « L'intelligence enchaînée », dut se contenter de présider sans ouvrir la bouche, appuyant à peine d'un geste la lecture que l'on faisait à ses côtés, du texte qu'il se proposait de dire. On sait, en effet, *qu'au dernier moment* (espérant sans doute par ce moyen mettre les organisateurs dans l'embarras) le gouvernement belge communiqua qu'Henri Guilbeaux, l'ancien contumace, acquitté, et réhabilité récemment en France dans tous ses droits, ne pourrait prendre la parole en Belgique, sur quelque sujet que ce soit, *fut-il littéraire*. La Belgique amie a de ces coups pour la France...

C'est Jean Dess qui présidait le débat, en l'absence de Pierre Fontaine, retenu au lit par la fièvre. L'auteur de « Pour lire en parachute », après les préliminaires d'usage, ne manqua pas de préciser :

— L'honorable M. Janson a donc bien peu de confiance dans les institutions de notre pays, qu'il doive en venir à d'aussi piètres mesures!...

Et il passa la parole « par procuration » à Henri Guilbeaux : c'est-à-dire que notre collaborateur, le dessinateur Léo Campion se chargea fort bien de lire, aux côtés du poète un texte bref sur *l'intelligence* qui n'a jamais été plus *enchaînée*. L'exemple de Guilbeaux, par les soins toujours vigilant à cet égard du ministère de la *justice* (!) supprimait à l'avance, ce soir, de longs commentaires.

Pourtant Henri Vandeputte parla encore, de cette voix chaude et cadencée, lourde d'expérience humaine qui lui est propre. Il adressa son salut le plus ému à Guilbeaux qui fut son ami de jeunesse, et dit leur fait à ceux qui veulent juguler la pensée libre, le poète en lui prenant de l'envolée pour conclure :

— Aujourd'hui, c'est encore *l'erreur* qui triomphe à l'égard de Guilbeaux, quand on ne reconnaît pas sa pensée et la générosité de ses intentions... Mais demain *la vérité* gagnera l'erreur de vitesse? Parce qu'il en fut toujours ainsi, et qu'il en ira toujours de la sorte tant qu'il y aura des gens propres... Je suis conservateur, Mesdames et Messieurs, mais je veux conserver ce qu'il y a de meilleur : la clarté, l'honnêteté, et la générosité dans la vie... à l'image de Guilbeaux. « Dieu reconnaît les siens », dit-on. Il saura rendre à Guilbeaux sa place dans l'avenir.

Et puis enfin ce fut le tour de M. Paul Otlet, directeur du Palais Mondial. Ce généreux vieillard, que Jean Dess appelle « le vieux lion » parce qu'en effet, ses indignations et ses éclats de voix sont pleins de feu et de jeunesse, n'a pas encore fini de nous étonner. C'est lui qui se chargea de nous dire le prix de l'intelligence, « seul trésor de l'humanité », et de la pensée à travers les âges. Mais encore une fois, il ne faut pas que celle-ci soit mise en péril, dans sa libre efflorescence, par une vague police de royaume à peine lettrée. Et nous vivons un âge où tout va bien mal pour l'esprit et la noblesse de l'homme.

Et le débat public?

Il y en eut un aussi, quoi que vous en pensiez. Léo Campion pour l'agrémenter, et avant que Jean Dess n'en donnat le signal, lut même encore un long poème inédit de Henri Guilbeaux intitulé « le Retour » : un retour, par avion, de Berlin à Paris, au chant d'un tri-moteur. Pour les questions a poser au poète, on avait pris soin de nous prévenir que Henri Guilbeaux y répondrait par écrit, pendant qu'on s'adresserait aux autres orateurs.

Ainsi entendit-on pour finir Ray Nyst qui evoqua Picard et sa propre aventure pendant la guerre; et parmi quelques autres contradicteurs, l'un surtout, qui tout en se ralliant de grand cœur à l'hommage que l'on rendait à Guilbeaux pacifiste, répéta deux fois que, quant à Guilbeaux, poète, l'humanité ne perdrait rien à le négliger.

Chacun évidemment en pensera ce qu'il veut, puisqu'aussi bien la poésie, ici, ne regarde pas

ERGO.

Tribune libre d'Anvers

La seconde séance de la tribune libre d'Anvers « L'homme nouveau » aura lieu le jeudi 6 avril, à 20 h. 15, en la salle du Grand Café des Billards, 12, rue Breydel, à Anvers.

On y traitera de cette question :

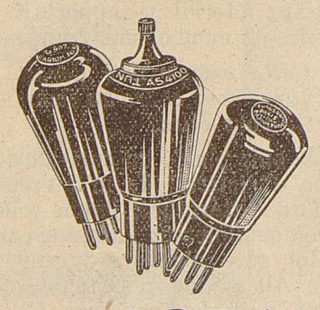
Pour et contre la pudeur à la plage

Théâtre prolétarien

DE BRUXELLES

Le dimanche 2 avril, à 20 h., en la Salle du Lion d'Or, 26, place Saint-Géry, à Bruxelles, représentation de : MOUVEMENTS, montage scénique d'actualité.

Participation aux frais : 3 francs.



Imp. H. BULYN, 75, rue Van Aa, Ixelles.

Au Club du Faubourg

Jeudi 30, Salle des Sociétés Savantes, 20 h. 30 le débat sensationnel sur *Pour et contre le scoutisme. Les scouts sont-ils neutres ou servent-ils une propagande religieuse ou militaire?* avec Marie Le Foyer contre le comte de Moussac, du Quartier général des Scouts de France. Et débat sur *Les jeunes gens de 1933 veulent-ils la guerre ou la paix?*

Samedi 2 avril, Crystal Palace, à 14 h.: l'écrivain Paul Allard sur *L'oreille fendue. A-t-on eu tort ou raison de limoger les généraux?* Débat sur *l'Armée française veut-elle voter?*

Mardi 4 mars, Salle Wagram, à 20 h. 30, S. E. Si Kaddour Ben Ghabrit, chef du protocole de Sa Majesté chérifienne, sur *L'homme doit-il avoir plusieurs femmes?* La célèbre femme de lettres Myriam Harry sur *Les derniers harems. Faut-il instituer en France la polygamie?* Et débat sur *Le courtage matrimonial*, avec le député Théodore Valensi, le rabbin Amar, Blanche Jacob et le capitaine Lévi.

Jeudi 6, Salle des Sociétés Savantes, 20 h. 30: l'orateur royaliste, le bâtonnier Marie de Roux en face de l'orateur socialiste Alexandre Zévaès sur *Pour et contre la République*. Procès d'*Au temps de Judas. Accusé :* Léon Daudet. Et débat sur *La France veut-elle un dictateur?*

Samedi 8, Crystal-Palace, 14 h.: le Prince David-Bernard sur *Chanson, Vin et Amour*, avec auditions. La chanteuse polonaise Ina Gartner. Le chansonnier Georges Millandy sur les *Chansons de 1900*, avec le concours de Carmen Vildez, Lina Tyber, Gaby Roz, Georges Martin, etc.. et Henri Dickson.

Mardi 11, Salle Wagram, 20 h. 30, le Révérend Père Mangold, des Prêtres de Sainte-Marie, contre le docteur Pierre Vachet sur *Chasteté et Religion. Le célibat des prêtres. La question sexuelle et l'Eglise.*

Jeudi 13, Salle des Sociétés Savantes, 20 h. 30: Bernard Lecache sur *Hitler contre les Juifs*. Et débat sur *France et Allemagne. La guerre vient-elle?*

REVUES des idées et des faits

× Annales Universitaires *(13-14, rue Calvin, Genève) consacrent un cahier à une enquête internationale sur le sujet : « Doit-on enseigner la politique comme une science dans nos universités? » MM. G. J. Ferrero, N. Jora, S. de Madariaga, André Siegfried, W. Steed, entre vingt-cinq éminentes personnalités, répondent au questionnaire.*

× *De M. Stanley Baldwin, dans la* Revue Mondiale *(mars), sur l'avenir de la démocratie : « Le mécanisme de la démocratie a été essayé jusqu'à un certain point... nous en sommes encore à la période d'apprentissage »; de M. Florian-Delhorbe, sur le mythe de la propriété : « La propriété n'est ni un droit sacré, ni le vol. La propriété c'est le risque ».*

× *La* Revue d'Allemagne *a commencé en février la publication de : « Panorama de la prose allemande contemporaine », adaptation française et l'introduction au livre* Deutschland seit dem Weltkrieg, Dichtung und Denken, *par M. Otto Forst de Battaglia, Leipzig, Emile Rohmkopf 1933. Il s'agit là d'un travail qui donnera enfin aux lettrés français une connaissance du roman allemand, auquel une certaine anthologie incomplète et mal faite, présentée par Edmond Jaloux en 1932 aux éditions Denoël, malgré le bruit qu'elle fit, rendit un bien mauvais service.*

× *Outre un ridicule papier d'Edouard Herriot sur « le présent et le passé des rapports franco-allemands », des portraits excellents de Hugenberg, Maurois, Marconi, des études originales consacrées à Nietzsche, de Montherlant, James Joyce, Meyrinck, Ravel, Grock et au théâtre religieux en France, le* Mois *(n° 26), publie un article rude de M. L.-F. Céline sur le chômage en Allemagne : « Pour tuer le chômage tueront-ils les chômeurs? » Nous y lisons : « Pendant la guerre, l'Allemagne eut à nourrir toute sa population dans des conditions bien plus périlleuses et précaires que celles d'aujourd'hui; seulement... la paix n'intéresse personne et la fraternité embête tout le monde. Il lui sera (à Hitler) difficile en vérité d'obtenir un morceau de sucre, pour organiser la paix allemande, tandis qu'on lui donnera pour la guerre tout le sang qu'il voudra.*

» Devant les hommes toujours, la même question se pose : s'ennuyer ou pas ».

× *Mais voici que nous trouvons, enfin, dans* Europe *(mars), de grandes pages. Comme nous les préférons, en définitive, aux faits que nous rapporte Théodore Dreiser sur « l'Amérique tragique », aux perspectives d'avenir envisagées par Bertrand Russel, aux méditations sur des politiques. Il s'agit d'un texte de Thomas Mann, avec qui nous retrouvons toute la poésie : Souffrances et grandeur de Richard Wagner.*

« Acteur dionysien, son art, ses arts si l'on veut, se révèlent dans cette omnipotence et cette ubiquité du jeu et des métamorphoses; il ne change pas seulement de masque, il s'intègre à la nature, lui donne une voix dans la tempête, dans le chuchotement des feuilles, le scintillement des vagues, la danse des flammes et l'arc-en-ciel. La cape magique d'Alberich est le symbole de tout ce génie protéen, de cet universel pouvoir d'imitation, qui se trouve à l'aise aussi bien dans la vie inférieure du crapaud pustuleux et rampant que dans la libre et aérienne existence des Ases.

» ...Cet art opère une discrimination entre les œuvres, développe chacune sur un ton fondamental qui la distingue de toutes les autres, de sorte que si l'on considère l'ensemble qui forme un cosmos personnel, chaque œuvre à son tour s'y insère, tout en gardant son unité, comme un astre dans sa constellation. Des unes aux autres, il y a des contacts et des liens, des souvenirs et des anticipations ».

× *De M. Emery, dans* Les Primaires *(mars) à propos de la dernière évolution de Gide :*

« On posera le problème de la sincérité. En vain d'ailleurs, car il est insoluble. La conversion à de nouvelles idées, chez ces esprits ondoyants, ne peut pas exclure des retours de défiance et d'ironie. »

× *Lire, dans les fascicules de mars de la* Revue Belge, *un « petit bilan intellectuel de l'après-guerre », par Marcel Lobet, et un article du prince Charles de Rohan sur l'avenir de l'Europe centrale : « L'Autriche se trouve au point d'intersection de la destinée de tant de races, que ses frontières véritables dépassent de beaucoup celles qu'elle a héritées de la paix »... La véritable responsabilité internationale de l'Autriche ne réside pas dans le fait qu'elle peut amener de nouveau une conflagration européenne, mais plutôt dans sa destinée qui est de servir de ciment à l'unité européenne.»*

Tribune libre de Bruxelles

LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

PROGRAMME

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine — *Prix d'entrée : 5 francs.*

ou en la salle des Huit Heures

11, place Fontainas (entrée particulière). — *Prix d'entrée : 4 francs.*

Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne l'accès à toutes les séances. La saison 1932-1933 prend fin au mois de juin. Le prix de l'abonnement pour les séances restant à courir cette saison est de 30 francs. On s'abonne en versant la somme correspondante au C.C.P.1713,61 (P. Fontaine, Brux.)

Mercredi 29 mars, à 20 h. 30 précises

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

11, PLACE FONTAINAS

Grand débat sur

L'amnistie

Faut-il accorder l'amnistie aux condamnés politiques pour faits de guerre, de pacifisme, ou d'activisme? Aux condamnés militaires? Aux condamnés pour faits de grèves? Cette amnistie doit-elle être intégrale? Pourquoi la Belgique est-elle un des seuls pays à ne pas envisager de mesures de clémence à l'égard de condamnés pour des faits d'ordre politique, moral et social? Pourquoi les propositions de loi du parti socialiste et du député Glineur ont-elles été rejetées?

Orateurs inscrits :

MM. Paul RUSCART, homme de lettres, qui traitera des faits de pacifisme et d'activisme pendant la guerre;
Pierre VERMEYLEN, avocat à la Cour, qui parlera des condamnations pour faits de grève, etc.
Mil ZANKIN, secrétaire de la Section belge des W. R., I. qui traitera des faits militaires.

Ont été convoqués pour apporter la contradiction :

MM. les avocats Edouard HUYSMANS et Henry VAN LEYNSEELE; les députs HORRENT et FIEULLIEN.

Prix d'entrée : 4 francs

Mercredi 5 avril, à 20 h. 30 :

Débat avec auditions démonstratives sur

LE JAZZ

Le jazz est-il une musique de sauvage? Porte-t-il à la lascivité et à la débauche? Faut-il interdire le jazz? Qu'en pensent les musiciens, les compositeurs, le public?

Accusateur : Antoine YSAYE
Défenseur : Robert GOFFIN

Orateurs inscrits ou convoqués :

MM. René BERNIER, Paul GILSON, Robert GOFFIN, J.WETTERINGS, Antoine YSAYE.

Mercredi 12 avril, à 20 h. 30 :

Grand débat sur

POUR ET CONTRE LA PROSTITUTION

Faut-il fermer les maisons closes?

Avec des orateurs de toutes les opinions

Mercredi 19 avril, à 20 h. 30 :

VACANCES DE PAQUES : PAS DE SEANCE

Mercredi 26 avril, à 20 h. 30 :

Débat scientifique et expérimental sur

LA GRAPHOLOGIE

Pour les détails de ces diverses séances, prière de consulter les prochains numéros du journal

Théâtre Royal de la Monnaie — Liste des Spectacles d'Avril 1933

Lundi	—		3	Manon	10	Le Petit Duc	17	M. La Fille du Tambour-Major S. Le Pardon de Ploermel (4)	24	Le Petit Duc
Mardi	—		4	Djamileh Elixir d'Amour(4)	11	Le Chevalier à la Rose (2)	18	Le Marchand de Venise	25	Mârouf, Savet. du Caire (8)
Mercredi	—		5	Carmen	12	Cavall. Rustic. Pailasse Tagl.ch. Musette	19	Les Noces de Figaro (7)	26	La Fille du Tambour-Major
Jeudi	—		6	Tannhäuser (5) (*)	13	La Flûte enchantée (6)	20	Le Petit Duc	27	Le Petit Duc
Vendredi	—		7	Mme Butterfly (1) Paris et les trois Divines	14	*Relâche*	21	Djamileh Elixir d'Amour(4)	28	Le Chevalier à la Rose (2)
Samedi	1	Mme Butterfly (1) Paris et les trois Divines	8	Le Chevalier à la Rose (2)	15	Le Petit Duc	22	Le Chevalier à la Rose (2)	29	Djamileh Elixir d'Amour(4)
Dimanche. Matinée / Soirée	2	Le Chevalier à la Rose (2) / Rigoletto (3) Paris et les trois Divines	9	Djamileh Elixir d'Amour(4) / La Tosca Myosotis	16	Faust / Mme Butterfly (1) Paris et les trois Divines	23	Rigoletto (3) Paris et les trois Divines / Le Bon Roi Dagobert(8)	30	Mârouf, Sav. du Caire (8) / Carmen

(*) Spectacle commençant à 19.30 h. (7.30 h.)
Avec le concours de : (1) Mme Tapalès-Isang, cantatrice japonaise ; (2) Mme J. Bonavia ; (3) M. A. d'Arkor ; (4) Mme Clara Clairbert et M. A. d'Arkor ; (5) M. F. Ansseau ; (6) Mlle L. Tragin et M. A. d'Arkor ; (7) Mmes Emma Luart et J. Bonavia ; (8) Mme Emma Luart et M. J. Rogatchevsky.

tout pour le Brabant où l'on retrouve en réduction les sites dont le charme naît peut-être de l'éloignement...

Après mon séjour d'Allemagne, j'ai vécu un an à Londres. Je logeais d'abord à Haverstock Hill, près des parcs aimés de Keats, ensuite dans une pension à Wandsworth à, peu de distance de la prison où Wilde me semblait accomplir son « hard labour ». C'était très impressionnant, cette banlieue londonienne, ce décor idyllique, ces « commons », avec cette prison très romantique où je me figurais fort bien un poète arpentant sa cellule...

L'Angleterre me fut une révélation. Quand on connaissait ces Anglais corrects et froids d'apparence, on s'apercevait que c'étaient des poètes et des gaillards qui pratiquaient assidûment leur littérature dont ils appréciaient le stimulant...

Au fond, on l'oublie trop chez nous, la littérature est une grande force. En général, les étrangers apprennent à nous connaître par la littérature et, d'autre part, n'est-ce pas elle aussi qui suscite des initiatives parfois imprévues et constructives, par exemple, au point de vue colonial?

— *Le cas d'Emile Banning est typique à cet égard.*

— Banning est un poète qui fut orienté vers l'Afrique par des relations de voyage. L'acte de Berlin s'est inspiré de l'idéal de Banning qui avait écrit un poème prêchant la croisade contre les esclavagistes dont les razzias décimaient l'Afrique.

— *Vous avez publié un « Panorama de la colonisation littéraire » — le premier syllabus d'un cours de littérature coloniale?*

— Oui. La littérature coloniale est prodigieusement instructive. On oublie que bien des étrangers ont trouvé leur inspiration dans notre colonie. C'est au Congo que Joseph Conrad sentit naître sa vocation littéraire. Voyez aussi la source inspiratrice que le Congo ouvre à nos écrivains. Faut-il rappeler les livres d'un Vandrunen, d'un Courouble, d'un Grégoire, d'un Hellens, d'un Jadot, d'un Daye, d'un Demers? Et l'influence exercée par l'art nègre sur l'art moderne: Vlaminck, Picasso, Apollinaire, Zadkine.

Croyez-moi, les nègres forment l'humanité de l'avenir et quels artistes! Leurs actes sont imprégnés d'un rythme naturel. Par nécessité, le porteur ou le pagayeur chante... Ce sont de grands artistes, des artistes gothiques, dirais-je, car anonymes...N'est-ce pas une chose admirable pour nous que d'être ainsi les témoins d'une époque gothique où les gens travaillent soutenus par l'esprit traditionnel de la communauté? Il ne faut pas craindre de la part de ces Noirs un soulèvement contre les Blancs par des moyens mécaniques : ce qui les intéresse surtout, ce sont nos développements intellectuels. D'ailleurs, nous en avons la preuve en Amérique : les nègres songent surtout à se cultiver au point de vue intellectuel. Un médecin nègre, par exemple, ne recherche pas la richesse, il veut avant tout servir. Voyez Harlem, quelle merveilleuse pépinière d'artistes et d'érudits! Et au Congo, nous assistons au même phénomène, j'en ai eu plusieurs fois la preuve. Les artistes nègres auxquels nous avons donné des pinceaux, des couleurs, du papier, ont créé des pages d'une poesie étonnante.

— *En éditant « L'Eléphant qui marche sur des œufs », du Congolais Badibanga, le premier recueil de fables indigènes écrites directement en français par un nègre et illustrées par Djilatendo, vous avez en somme démontré l'heureuse collaboration entre l'Afrique et l'Europe!*

— Croyez-moi, je le répète, il y a là pour nous une somme considérable d'émotions nouvelles et, ce qui n'est pas à négliger, un travail très utile à accomplir parce qu'il facilitera le rapprochement des races...

Ce travail, M. Périer en aura été un des artisans les plus enthousiastes. Ses écrits sur l'art colonial, les expositions des imagiers nègres Lubaki et Djilatendo qu'il organisa à Bruxelles et qui se répétèrent à Paris, Rome, Genève, enfin récemment à Gand, n'en sont-ils pas de magnifiques témoignages?

Frans GERVER.